

Abbé Gillebert



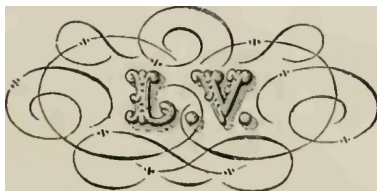
TRAITÉS ASCÉTIQUES.

ŒUVRES COMPLÈTES DE SAINT BERNARD

TRADUCTION NOUVELLE
PAR M. L'ABBE CHARPENTIER

TOME CINQUIÈME
pages 269-309

ABBÉ GILBERT.
TRAITÉS ASCÉTIQUES.



PARIS
LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR
RUE DELAMBRE, 9
1866

*La numérotation de haut de page est reproduite
entre crochets carrés : []*

TRAITÉ I.

*À UN CERTAIN R***, RELIGIEUX. Écrit à un ami sur la contemplation des choses célestes.¹*

1. Pensez-vous que je vous ai écrit une dissertation assez étendue, et que j'ai suffisamment détaillé en celle-ci, ce que j'avais abrégé dans les autres ? J'ai été peut-être trop long en ce travail, et ma prolixité vous a sans doute été à charge, vous qui auparavant étiez mécontent de ma brièveté. Vous vous êtes plaint, mon cher R..., que je ne vous adressais pas de courtes lettres, mais des billets, brusquement interrompus, dès qu'ils commençaient d'être gravés sur le papier : ajoutant qu'il vous serait très-agréable qu'un écrit plus développé, vînt compenser la rareté de nos conversations amicales. Quand je prétextais vos occupations, quand je disais qu'il fallait vous éviter l'ennui d'une lecture prolongée, vous me disiez de ne m'inquiéter nullement de tout le reste. Pour moi, je vous l'avoue, rien ne m'est plus agréable que ces relations que j'entretiens avec vous ; rien ne m'est plus doux pourvu que nous ayons pour sujet de nos discours, celui que nous avons pour principe de notre amour. Si c'est lui qui retentit dans notre bouche, qu'il répande le calme dans notre cœur : qu'il produise au-dedans ce qu'il exprimera au-dehors. Vous lisez dans l'Écriture : « Si quelqu'un parle, que ce soit

¹ Le frère Roger auquel il adresse son traité VI.

comme les paroles de Dieu. » (I. Petr, IV, 11.) Paroles fournies par lui et rapportés à lui. Car c'est de lui qu'en vient la grâce, en lui qu'en est le sujet, en lui, la matière infiniment abondante. Qui l'expliquera ? Qui, sans parler de son essence, dira ses bienfaits et ses jugements ? Aucun. discours ici n'est trop long, nul n'est suffisamment étendu. « Exaltez le Seigneur, » s'écrie l'Écriture, « autant que vous le pouvez : il est toujours au-dessus. » (Eccl. XLIII, 33.) Riche matière, chère occupation. Quoi de plus agréable, que de traiter un sujet qui seul présente sur la terre, l'image des réalités qui font jouir les anges et qui seront l'objet de nos conversations dans la vie future. « Il est bon, » dit le Psalmiste, « de chanter le Seigneur et de glorifier votre nom, d' Très-Haut. Parce que vous m'avez réjoui dans le travail que vos mains ont produit, et je tressaillirai à la vue de vos oeuvres. » (Ps. XCI, 1.) Si votre magnificence cause de tels [270] sentiments de joie et procure de si grandes jouissances, votre essence, quelles émotions fera-t-elle goûter ? Si vous vous plaisez tant dans vos couvres, en vous-même, que serez vous pour nous ?

2. Heureux ceux qui peuvent le goûter, avoir le loisir et sentir combien le Seigneur est doux ! Malheureux que je suis, de voir le temps s'écouler, sans m'apporter la liberté de me consacrer à cette douce étude de m'approcher d'une si douce contemplation, l'esprit distrait par des soucis qui

le rongent et le partagent : de ce qu'il ne m'est pas permis de me glorifier, avec le Prophète, de la continuité d'une si grande jouissance « pendant tout le long du jour je me tiens sur la montagne du Seigneur, et toutes les nuits je suis sur mes gardes. » (Is. XXI, 8.) Le temps ne coulait pas en vain pour ce saint personnage ; et lui-même ne volait pas et ne s'écoulait point avec les heures, lui qui consacrait ses jours à veiller sur son âme, ou qui les dépensait à contempler la gloire du Seigneur. La première de ces occupations est salutaire, la seconde est plus douce. Remarquez aussi que l'une est comparée à la nuit, et l'autre au jour. Que dit en effet l'Apôtre ? « Pour nous, à visage découvert, contemplant la gloire du Seigneur, transformés en la même image, nous allons de clartés en clartés. » (II. Cor. III, 18,) C'est chose tout à fait excellente, de se conserver pur des atteintes de ce siècle, et de ne pas se conformer à ses usages : mais il est bien plus excellent encore d'être renouvelé par la vertu du siècle futur, et d'y être transformé, marchant de clartés en clartés. Se tenir sur ce sommet élevé, c'est se placer sur la montagne du Seigneur et s'y tenir durant le jour. « M'y tenant debout, » dit le Prophète, « tout le long du jour. » Quoi donc ? ô Prophète béni, vos jambes n'ont-elles pas fléchi dans une position si prolongée ? n'ont-elles pas été affaiblies par le jeûne ? De telles contemplations ne sont pas le jeûne, bien plutôt,

elles sont un repas délicieux. Qui habite les hauteurs, on lui fournit du pain et ses eaux sont fidèles, ne tarissant jamais.

3. Qui me donnera des ailes comme celles de la colombe, afin que je puisse m'envoler vers un lieu si fécond et si assuré, où se trouve le rassasiement et le repos ? Il m'est rarement donné d'y pénétrer, si même ce bonheur ne m'est pas entièrement refusé. J'y entre rarement, et à peine y suis-je, qu'il faut en sortir, et cette vision s'en va comme une ombre qui décline, jusqu'à ce que, comme la sauterelle, je sois de nouveau provoqué à y bondir. C'est un bond excellent que celui dont vous lisez dans le Psaume : « Seigneur, faites-moi connaître ma fin et le nombre de mes jours. » (Ps. XXXVIII, 5.) Ce Psaume porte le titre : pour Idithun, c'est-à-dire, pour « celui qui franchit. » Il s'était avancé par delà toutes les choses qui passent, émigrant en esprit, vers celles qui sont réelles et durables. Là est le nombre sans nombre, la fin sans terme : la fin qui achève le temps de la misère, et qui ne termine pas la félicité. « Car le Christ est la fin de la loi, pour procurer la justice à quiconque croira. » (Rom. X, 4.) Il est aussi la fin de la foi, pour procurer la joie à quiconque le verra. C'est lui en effet qui est « la sagesse atteignant d'une extrémité à l'autre fortement et disposant toutes choses avec suavité. » (Sap. VIII, 1.) D'une extrémité à l'autre ; atteignant de la foi à l'espérance comme voie : disposant tout vers ce

terme, comme vie. Car, dit-il, « je suis la voie, la vérité, et la vie. » (Joan. XIV, 6.) [271] Le chemin qui conduit, la vérité qui instruit, la vie qui adoucit. « Voilà » en effet « la vie éternelle, c'est de vous connaître, vous qui êtes le vrai Dieu. » (Joan. XVII, 3.) Cette connaissance est pleine de suavité. Vous me remplirez de joie en me montrant votre visage, les jouissances abondent dans votre droite jusqu'à la fin. » (Ps. XV, 11.) Nous serons disposés avec suavité vers cette fin, quand Jésus sera tout dans tous, quand les derniers vestiges du vieil homme étant effacés, la mortalité sera absorbée par la vie, l'infirmité par la force, les ténèbres par la vérité et la concupiscence charnelle, par l'abondance de la vigueur de l'esprit.

4. Ces deux principes se combattent dans la vie présente ; il faut lutter avec vaillance pour nous reposer heureusement, pour que le combat se change en paix, comme il est écrit, « dans la paix, en le même bien, je dormirai et me reposerai. » (Ps. IV, 9.) O paix vraie et complète, d'autant plus véritable qu'elle est moins variable : d'autant plus pleine qu'elle est plus durable ! En le même bien, ce mot exclut la diversité, la paix chasse pareillement l'adversité. Ils ne travailleront pas en vain, ils n'engendreront pas dans le trouble. (Is. LXV, 23.) Comme si le Prophète disait : Ils ne travailleront pas sans fruit ; ils ne travailleront point pour le fruit. Il n'est pas ici-bas

de fruit sans travail ; souvent il y a du travail sans fruit. « Quand vous aurez labouré la terre, elle ne donnera pas ses produits. » (Gen. IV, 12.) En ce moment, nous gémissons et nous souffrons comme les douleurs de l'enfantement ; en ce temps, nous nous réjouissons du fruit que vous aurez porté. « La femme, quand elle a mis au monde son enfant, ne se souvient pas des souffrances qu'elle a éprouvées. » (Joan. XVI, 21) Car elle a donné le jour à l'enfant mâle, en qui se trouve la gloire et l'image de Dieu. Mais quand cela aura-t-il lieu, quand s'accomplira ce qui est écrit : Nous savons que lorsqu'il apparaîtra, nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est. (I Joan. III, 2.) C'est en attendant cette vision que toute créature gémit, soupire et souffre comme les douleurs de l'enfantement. C'est en elle que consiste vraiment la sagesse, qui nous façonne doucement, de manière à nous faire ressembler à Dieu. Tourmentés maintenant par beaucoup d'épreuves, alors nous trouverons des jouissances dans tout ce que nous verrons. (Sap. III, 5.) A présent nous sommes dans les successions des temps et non dans les degrés de la perfection : nous n'allons pas de vertu en vertu, ni de clarté en clarté mais alors, en une fois et en même temps, nous nous trouverons dans toute vertu et dans toute vérité. N'est-ce pas ce que dit Isaïe : Avant qu'elle souffrit, elle « a enfanté ; avant de souffrir, elle a mis au monde un enfant

mâle. (Is. LXVI, 7.) Quelle est cette femme qui a enfanté avec tant de précipitation et sans ressentir aucune souffrance ? Assurément, c'est cette sagesse dont nous parlons, qui prononce ces paroles : « je suis la mère de la belle dilection, et de la connaissance. » (Eccli. XXIV. 24.) Elle nous enfantera pleinement de cette manière, quand, sans obstacle, nous contemplerons la vérité dans l'éternité et nous serons unis par la charité. « Mes petits-enfants que j'enfante de nouveau, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous, » s'écrie saint Paul. L'apôtre enfante donc à présent, alors ce sera le Seigneur qui enfantera. « Moi qui fais enfanter les autres, je n'enfanterai pas ? Et moi, qui donne aux autres la puissance d'engendrer, je serai stérile ? » dit le Seigneur. (Is. LXI, 9.) Bien plus, nous serons instruits par le Seigneur, lui devenant semblables. [272]

5. Enfin, par cette conformité née de la vision de Dieu, nous sommes renouvelés dans le sexe viril, car l'homme est l'image et la gloire de Dieu. (I. Cor. XI, 3.) Aussi l'homme ne doit pas voiler son visage, montrant par là dans son corps ce qui plus tard se réalisera dans son âme : quand notre esprit à découvert contemplant la gloire du Seigneur, nous serons transformés dans la même image, sans moyen d'avancer, sans crainte de reculer. C'est là ce qui est écrit avec un si grand sentiment d'étonnement : « qui a jamais entendu parler d'une chose pareille ? Qui a vu prodige

pareil ? Si une nation est née d'un coup, et si la terre a enfanté un jour : parce que Sion a mis au monde des fils. » (Is. LXVI, 9.) Celle qui est vraiment Sion, celle qui est appelée « contemplation, » enfante en un jour, et en ce seul jour, qui, brillant dans les parvis de la maison du Seigneur, est meilleur que mille passés ailleurs. C'est de ce jour que le Prophète parle ailleurs : « et il y aura un jour qui est à nous, dans le Seigneur ; ce n'est pas le jour et la nuit. Au temps du soir, la lumière se montrera. Parce que votre soleil ne déclinera plus, la lune ne diminuera pas, mais le Seigneur sera pour vous la lumière éternelle. (Is. LX, 19.) C'est là le jour qui est connu du Seigneur, car ce jour, c'est le Seigneur. Personne n'a connu le Père que le Fils, et celui à qui le Fils a voulu le faire connaître. (Matth. XI. 2.) Sa manifestation fera de nous des jours nous lui serons semblables quand il se montrera. « Les jours seront formés, » dit le Psalmiste (Ps. CXXXVIII 16,) « et personne ne sera dans eux, de ceux dont il est dit : Vous êtes la lumière du monde. (Matth. V. 14.) » Vous avez en ce moment la parole des prophètes : vous faites bien d'y prêter attention comme à une lumière brillante jusqu'à ce que le jour éclatant se lève. (II. Petr. I. 19.) On cache la lampe lorsque l'astre du matin se montre. La parole des Prophètes disparaîtra, la parole des Apôtres disparaîtra aussi. » Car, » dit saint Paul, « nous connaissons en partie, quand ce

qui est parfait se montrera, ce qui n'est qu'en partie, sera remplacé. (I Cor. XIII, 10.) Aussi saint Philippe disait : « Montrez-nous votre Père et il nous suffit. Vous, dit-il, et le Père. Pas un autre que vous ; pas d'autre réalité que lui, « et c'est là tout ce que nous voulons. »

6. Car les biens invisibles « qui sont u en vous, « comprises par le reflet des créatures nous sont connus, avec votre vertu et votre divinité éternelle. » (Rom. I. 20.) Mais autre chose est de vous voir, sans aucun milieu : autre chose de devoir cette vision à un autre principe bienfaisant. Pourquoi m'allumez-vous un flambeau ? Est-ce pour que je voie le soleil ? La lampe est utile, mais pour l'œil qui est faible les mamelles sont bonnes, mais pour ceux qui sont petits enfants dans le Christ : le miroir est bon, meilleur est le baiser. Aussi, embrassez-moi, vous, d'un baiser de votre bouche : de votre bouche, et non de vos œuvres. La bouche est dedans, les œuvres sont dehors : « Qui me donnera, vous mon frère, suçant mes mamelles, que je vous trouve dehors et que je vous embrasse ? (Cant. VIII, 1.) A propos de celui qu'elle désire baiser, après l'avoir trouvé dehors, l'épouse dit qu'il suce les mamelles, faisant ainsi quelque allusion à l'anéantissement opéré dans le mystère de l'Incarnation. La sagesse, cette ouvrière souveraine, se montre [273] d'une autre manière, au-dehors sans doute, dans l'union de la

personnelle, mais encore aussi par l'éclat de ses oeuvres : elle réjouit au-dehors, avec suavité, mais non point à un degré suffisant. Donnez-nous ce qui suffit, montrez-vous vous-même : je vous cherche à l'extérieur avec soin, je vous trouve bien tard, je vous retiens avec difficulté, et quand je vous baise au gré de mes désirs, vous disparaissiez et vous fuyez. Ce sont des baisers délicieux, mais ils sont rapides comme une ombre légère, comme une figure qui passe : ils sont fort doux, ils refont pour un temps, mais ils ne suffisent pas : donnez-nous ce qui suffit. Embrassez-moi, vous, d'un baiser de votre bouche, d'un baiser du Verbe et non de la chair : de la vérité et non de l'image ; d'un baiser volontairement donné et non arraché par violence ; du baiser de votre manifestation et de ma ressemblance avec vous, qui m'unisse, m'unisse à vous dans un seul et même esprit : « car qui s'attache au Seigneur devient un seul et même esprit avec lui. (I. Cor. VI 17.) Cet embrassement invincible, formé d'amour et d'union, porte avec raison le nom de « baiser. » Aussi, je vous laisse le soin de me donner ce baiser, je vous en donne l'autorisation, là tout vient de vous, rien de mon travail ; de votre indulgence, rien de ma diligence ; de votre manifestation, et rien de mon investigation.

7. Voilà pourquoi je dis, montrez-vous à moi, par vous-même, tel que vous êtes, et cela me

suffit. « Je serai rassasié quand votre gloire m'aura apparue. » (Ps. XVI, 14.) Quand vous m'aurez fait boire à satiété ce vin nouveau que vous buvez et que vous faites boire dans votre royaume. Je le veux pur, non mêlé ; pur et sans lait, parce que le lait est pour les petits enfants. Ce qui est de l'enfance sera banni de cet heureux séjour. Les mamelles sont préférables au vin, mais non point à celui-ci qui est délicieux par-dessus toutes les mamelles. Les mamelles n'enivrent pas ; mais lui, il produit l'ivresse et change l'état de l'esprit, en lui faisant éprouver des sentiments nouveaux et inusités. La bouche qui suce les mamelles, les tarit : ce vin qui enivre, coule sans relâche. Je ne veux pas que la fraîcheur du lait vienne tempérer sa chaleur : je le veux pur ; je le veux coulant toujours. C'est ce que nous lisons dans l'Écriture : ils seront enivrés de la richesse de votre mai son, parce qu'en vous est la fontaine de la vie, et en votre lumière nous verrons la lumière. (Ps. XXXV. 9.) Voilà une ivresse bien extraordinaire, qui ne vient d'aucune liqueur, mais que cause la lumière ; qu'occasionne la vérité sincère et non la boisson fermentée. Aussi faites jaillir votre lumière et votre vérité ; donnez la plénitude et non le gage qui retarde votre présence, qui tempère la grâce et qui voile la vérité que ce qui nous est promis dans les ombres nous soit accordé dans le grand éclat du jour. Les biens dont parle le Prophète, sont dans l'ombre : « l'œil

n'a pas vu, Seigneur, sans vous, ce que vous préparez à ceux qui vous attendent. » (Is. LXIV. 4.) Et au livre des « Nombres » les personnes qui ne possèdent pas d'héritage, mais qui attendent celui de leur père, sont appelées filles de Salphaad, (Numer. XXVII. 6.) c'est-à-dire « ombres : » Salphaad ne pouvait en effet, une « ombre » n'était pas capable d'engendrer des hommes en qui se voie l'image et la gloire du Seigneur. Cette transformation n'aura pas lieu tant que nous servirons Dieu dans la foi : mais quand nous le verrons, alors nous lui serons semblables. C'est pourquoi, nous qui, dans le corps, [274] voyageons loin du Seigneur, nous demandons avec les filles de Salphaad (et même nous ne savons demander comme il faut), nous réclamons l'héritage paternel : « c'est le Seigneur qui est la portion de mon héritage. Avec l'Apôtre, nous adressons cette supplique : Montrez-nous votre Père et il nous suffit. Je ne sollicite rien au-delà de ces biens ; tant que je ne les ai pas, je ne puis subsister ; en eux je place la limite de mes désirs, et le terme de mes vœux. Quelle est cette fin ? Celle dont parle l'Apôtre : « la fin, c'est la vie éternelle. » (Rom. VI. 22.) Quelle est cette vie éternelle ? Celle dont le Christ dit. « c'est la vie éternelle, » de vous connaître, vous, le vrai Dieu et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ. (Joan. XVII. 3.)

8. Il s'était déjà transporté en esprit, à la conclusion de toutes choses, ce personnage qui s'écrie dans le Psaume : « Seigneur, faites moi connaître ma fin. (Ps. XXXVIII. 5.) La fin du bien et la fin du mal : du mal parce qu'il est consumé, du bien parce qu'il est consommé. Aussi c'est là la vraie fin, la fin pure, pleine et perpétuelle : pure du mal, pleine de bien, subsistant toujours avec ce double caractère : elle cause de pures émotions, elle suffit pleinement, et produit sans relâche ce double et heureux effet. Car c'est là la pensée qu'ajoute le Psalmiste : « et le nombre de mes jours, quel il est. (Ib.) Les jours en effet luisent véritablement pour lui, et ne se succèdent pas : leur nombre n'est ni diminué ni changé. Aussi est-il dit : « quel il est. » Comment le jour qui m'éclaire défaillera-t-il, si mon soleil ne se couchait pas ? « Votre soleil, » dit le Prophète, « ne disparaîtra jamais, et votre lune ne subira point de diminution. » (Is. LX, 20.) C'est moi qui suis la lune, il est le soleil : et cette lune ne s'affaiblira jamais, parce qu'elle n'est pas mise en mouvement par le soleil éternel luisant en tous lieux. Par une raison nouvelle, ces jours n'auront pas de terme, mais il y en aura plusieurs : une éternité continue et inaltérable se lèvera sur nos têtes, mais il n'y aura pas pour nous de simplicité absolue, semblable à l'unie qui est dans la nature divine. Les autres biens, quoiqu'ils soient tous éternels, ne sont pas néanmoins simples, pour

eux, être ceci ou cela, n'est pas être purement ; ni être ceci ou cela, quoique ce soit qu'ils sont. Car, dans la création spirituelle, ces biens qui sont infinis en eux-mêmes, le sont par rapport à leur durée qui ne finira pas, mais ils sont déterminés d'une certaine manière les uns par rapport aux autres et se trouvent circonscrits à cause d'une certaine différence qui sépare les natures et leurs affections. Aussi, le Seigneur dit : « dans la maison de mon Père, il est plusieurs demeures. » (Joan. XIV, 2.) Demeures de lumière, parce que Dieu habite une lumière inaccessible. (II. Tim. VI. 16.) Donc ce « nombre de jours » dont il était question plus haut, signifie la même chose qu'ici « la multitude des demeures, » non que chacun ait la sienne, mais parce que le même peut en avoir plusieurs, en vertu de cette parole : « et toi, reçois pouvoir sur dix villes. (Luc. XIX, 17.) « Car l'étoile diffère en clarté de l'étoile. » (I Cor. XV, 41.) Et selon le nombre des vertus qui aura été envoyé d'avance au ciel, le nombre des clartés se multipliera, comme le porte la promesse du Prophète : « Le Seigneur remplira votre âme de splendeurs. (Is. LVIII. 11.) Grandement heureuse l'âme qui sera remplie, non d'une seule mais de plusieurs splendeurs, de ces saints éclats dont il est écrit : « le principe est avec vous au jour de votre puissance dans les splendeurs des saints. (Ps. CIX, 3.) O que brillants sont ces jours et les rayons de cette clarté. [275]

9. Qui me donnera, que mon esprit soit illuminé du triple rayon de cette splendeur, que ce nombre très-heureux achève, remplisse et contienne les jours de ma vie ? Qui me donnera, dis-je, que mes jours atteignent à cette ligne de l'éternité, qu'ils brillent dans la splendeur de la vérité et qu'ils soient enflammés de l'esprit de charité ? Et aussi ces retours successifs du soir et du matin ne produiront pas, comme au jour de la création, plusieurs jours, mais ils feront un jour continu, qui sera un midi incessant et parfait. Dans les jours primitifs pour parler de la sorte, entre le matin et le soir, fut chassée la nuit malheureuse ; en celui-ci le midi occupera les extrémités qui seront invariables, comme il est écrit : « au temps du soir brillera la lumière : » parce qu'il n'y aura pas de changements de temps ou d'ombre de vicissitude. Mais quand cela aura-t-il lieu ? Quand, ô bon Jésus, vous manifesterez-vous à nous comme vous êtes ? En vous, nous verrons le Père, et ce sera tout pour nous. O temps lents à venir, et cœurs trop lourds pour jouir ! lents à voir, bien que prompts à croire.

10. Approchez-vous de nous, Seigneur, afin que nous puissions dire Le voici sautant sur les crêtes des montagnes, franchissant les collines. (Cant. II, 8.) Approchez, prévenez notre lenteur. Approchez-vous, comme vous vous joignîtes, ainsi qu'il vient d'être lu, aux deux disciples qui ; allaient à Emmaüs : leur reprochant leur lenteur à

croire, expliquant les écritures qui parlaient de vous ; ouvrant au-dedans et apparaissant au-dehors, mais disparaissant trop vite, peut-être, parce que vous ne vous montrâtes pas en plein midi, mais vers le soir et au déclin du jour. (Luc. XXIV, 25.) De toutes les apparitions qui se firent après la bienheureuse résurrection, d'aucune, si j'ai bon souvenir, je ne l'ai vu qu'elle ait eu lieu à l'heure de midi : elles se faisaient ou avant le commencement du jour, ou vers son déclin ; pour vous faire comprendre qu'ici bas toute lumière de la vérité est obscurcie par quelque ombre d'ignorance. En même temps, il y a une remarque à faire, c'est que le Seigneur se fit voir en plein jour, aux saintes femmes qui le cherchaient avec soin ; et le soir du premier jour qui suit le sabbat, aux disciples renfermés dans la maison. Oh ! Seigneur, daignez nous apparaître ou à ce point du jour ou à ce crépuscule, l'un ou l'autre sera pour nous un midi parfait. Mais c'est dans la patrie que nous nous reposerons à cette heure. En attendant ce bonheur, tant que nous sommes en chemin, nous vous prions, Seigneur, de nous ranimer, en faisant tomber sur nous un reflet de cette lumière du soir. Pour nous, nous terminerons ce discours avec le jour, sans vous mettre dehors : bien loin de là ; achevant par vous, commençant par vous, dès le matin nous vous rendrons grâces, faisant éclater nos sentiments, en redisant ces paroles du cantique :

« Je me suis assis à l'ombre de celui que j'avais désiré. (Cant. II, 3.)

TRAITÉ II.

1. Notre bien-aimé s'est détourné un peu au milieu des ténèbres de la nuit ; où donc le chercherons-nous ? De quelle personne s'agit-il ? De celle qui a dit : « je suis la fleur de la campagne. » (Cant. II, 1.) Si nous marchons à sa rencontre, allons dans la campagne ; bien plus, pénétrons dans le jardin, car [276] « il est descendu en son parterre pour respirer les parfums. » (Cant. VI, 1.) Quand Marie le chercha dans le jardin, elle le trouva. (Joan. XX,16.) Elle était à sa poursuite en pleurant,, nous y sommes en chantant ses louanges. Douce occupation, plus douce récompense. Quelle est cette récompense ? Celle dont il est dit au Psaume : « le sacrifice de louange m'honorera ; et là est la route par laquelle je lui ferai voir le salut de Dieu. » (Ps. XL, 23.) Jésus doit donc se montrer à ceux qui l'exaltent dans leurs cantiques. Cherchons-le en faisant retentir ses éloges, mais cherchons-le dans le jardin dans le jardin il fut livré, dans le jardin il souffrit, dans le jardin il fit son apparition. L'aine sainte qui l'aperçut, dit : Vous qui habitez dans les jardins, vos amis vous écoutent, faites-moi entendre votre voix. » (Cant. VIII, 13.) Les amis étaient Pierre et Jean. Les amis étaient les Disciples, qui avaient entendu ces mots : « vous

êtes mes amis. » (Joan. XV, 14.) Dites-moi ce qu'il faut que je leur annonce ; ils sont dans les champs et moi, dans le jardin. Eux, comme des hommes, mettent la main aux choses fortes, moi, je m'attache à celles qui sont, douces. Heureuse la femme qui mérita de vous entendre, plus heureuse celle qui vous vit : car votre voix est agréable et votre visage éclatant de beauté : très heureuse eût-elle été si elle avait touché celui vers lequel ses mains se tendirent, si elle l'avait saisi et retenu ! Maintenant on lui dit : « ne me touchez pas. » (Joan. XX, 17.) La faveur dont une seule personne ne jouit pas fut accordée à plusieurs, elle fut le partage de ces saintes femmes à qui le Sauveur dit : « je vous salue. Et elles s'approchèrent et saisirent ses pieds. » (Matth. XXVIII, 9.) Ce que ne peut un seul individu, la communauté l'obtient, la charité le reçoit. Cherchons donc tous ensemble, et nous chercherons avec profit. Les femmes qui vinrent avec des parfums sont celles qui trouvèrent. Excellents parfums dont il est dit : voici combien il est bon et combien agréable pour des frères d'habiter ensemble ! C'est comme un parfum qui est sur la tête. » (Ps. CXXXI, 1.)

2. Peut-être ne se laissa-t-il pas tant trouver, qu'il ne se présenta de lui-même. « Elles saisirent ses pieds, » dit le texte sacré, elles ne le couvrirent pourtant pas de parfums. Elles l'ont rencontré vivant, celui qu'elles avaient cherché parmi les

morts. Elles venaient pour oindre Jésus-Christ et pour l'oindre une seconde fois, et c'est lui qui venait vers elles tout parfumé de l'odeur vitale des aromates immortels. Il voulut être couvert de parfums avant sa passion, et ensuite au moment d'être mis dans le sépulcre ; mais ressuscité, il n'en eut plus besoin. Car dès cet instant, il était rempli non-seulement d'immortalité, mais de l'onction d'un pouvoir royal et suréminent, comme il l'atteste lui-même : « toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. » (Matth. XXVIII, 18.) Et : « Dieu lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom. » (Philipp. II, 9.) Voilà pourquoi il est dit : « votre nom est une huile répandue. » (Cant. I, 2.) Enfin il invite à venir jouir de ses propres parfums : « Venez dans mon jardin, ô ma sœur, mon épouse : j'ai récolté ma myrrhe avec mes aromates. » (Cant. V, 1.) Ce que j'ai semé, dit-il, de vôtre, je l'ai récolté pour moi du mien, et encore plus pour vous ; pour moi en réalité, pour vous en espérance. C'est pourquoi je vous invite : « venez dans mon [277] jardin, ô ma sœur, ô mon épouse. » Paroles agréables et pleines de douceur, et qui indiquent l'union formée par la nature, ou celle que produit la grâce. Devenu participant de la même nature, je donne la grâce en retour. Aussi je vous appelle ma sœur, mais selon la chair ; mon épouse, mais selon l'Esprit : selon la chair, en laquelle j'ai pris l'humanité en toute son intégrité ; selon l'Esprit,

par lequel a été répandue la charité. Venez donc, ô ma sœur, ô mon épouse. Venez, assurée par un gage si grand qui vous a été donné, certaine d'obtenir la plénitude qui reste à venir. « J'ai récolté ma myrrhe avec mes aromates. » La myrrhe est pour la sœur, les aromates sont pour l'épouse ; la myrrhe de l'incorruption, les aromates de la vérité. Vous connaîtrez la vérité, mais lorsque mon onction vous aura instruite. Vous venez avec des parfums, mais moi j'en ai d'autres que vous ne connaissez pas, onguents nouveaux et bien plus encore, onguents anciens ; car nouveau et ancien, j'ai tout réuni pour moi. En effet, les commencements de la résurrection, qui aura lieu à la fin du monde, se sont déjà mis à germer en moi ; et la gloire, qui jaillit de la clarté ancienne et éternelle, y brille constamment éblouissante. Car le Père m'a clarifié la clarté que j'ai eue, avant que le monde fût créé.

3. Ces parfums sont vraiment exquis, ô Seigneur, et leur odeur délicieuse est déjà arrivée à votre épouse ; aussi elle dit : « voici que l'odeur de mon bien-aimé est comme l'odeur d'un champ qui est plein. (Gen. XXVIII, 27.) Et là où vous la précédez, elle vous suit, car elle s'écrie : « tirez-moi après vous, nous courrons à l'odeur de vos parfums. » (Cant I, 3.) O heureux moment, quand ces saintes âmes entendront dire d'elles : « quels sont ceux-ci qui volent comme des nuées ? » (Is. LX, 8.) Maintenant, l'esprit est prompt, mais la

chair est plus lente : la faiblesse des forces n'égale pas la puissance des désirs. Aussi « tirez-moi après vous, nous courrons à votre odeur. » Il est bon de courir, mais il est préférable d'atteindre. Attendez celle qui retarde, tirez celle qui ne demande qu'à vous suivre. Je courrai avec plus de ferveur, si vous courez avec moi : courons ensemble, vous dans vos parfums, et moi, dans l'odeur suave qu'ils exhalent. Heureuse l'âme qui après le travail, se réjouit déjà dans les délices de ces parfums ; en qui se répand l'onction de votre connaissance et de votre amour, ou, pour parler plus juste, que le torrent de la volupté et l'immensité de votre douceur ont saisie et absorbée en leurs joies infinies. Il est saintement caché celui qui s'y trouve perdu, il est enseveli avec le Christ, bien plus, dans le Christ ; et comme il est écrit, « son sépulcre est glorieux, » (Is. XI, 12), grandement glorieux ; sa « place a été faite dans la paix, et sa demeure en Sion. » (Ps. LXXV, 3) Ceux qui se trouvent en cette place vous contemplent à découvert. Pour nous, comment vous voyons-nous, sinon par reflet, dans le miroir des créatures et les figures des Écritures ? Nous, dans les énigmes et les ombres : eux, dans la vérité et dans la réalité. Ils se reposent et ils voient, ils sont debout et ils écoutent, ils tressaillent de joie à cause de la voix de l'épouse et à cause de la vue de son visage. Car sa voix est suave et son visage rempli de beauté ;

aussi un désir continu, une allégresse incessante, s'étendent comme un parfum sur tous ceux qui sont admis à voir et à entendre l'époux : car votre nom est une huile répandue en eux. Oui, une huile, car votre nom et votre connaissance sont une joie et une lumière : une joie versée, une joie pénétrant [278] l'intime du cœur, non de ceux qui croient encore, mais de ceux qui contemplent déjà. Là, il n'y a pas cœur et cœur, il n'y a qu'un seul cœur. O qu'il est bon et qu'il est agréable d'habiter en l'unité et dans l'unité de ce cœur ! Là, le Seigneur commande et il répand ses émanations : il commande ouvertement, et il fait couler ses délices avec abondance : il épanche copieusement la bénédiction et la vie jusque dans les siècles.

4. Malheur à moi, parce que je n'expose point pleinement ce que je comprends d'une manière quelconque. Malheur à moi, parce que l'expression et surtout une si douce expérience me font défaut ! Car les paroles ne répondent pas aux sentiments et les sentiments à la foi : la foi ne suffit pas, si elle ne refait pas entièrement l'âme. « Ils seront rassasiés, » dit l'Écriture, « quand votre gloire apparaîtra. » (Ps. XVI, 14.) Quand donc la beauté se fera voir, la faim s'en ira, la faim qui manque, non la faim qui est satisfaite, la faim de la privation, non la faim rassasiée. Excellente réfection que celle qui chasse le dégoût et aiguise le désir : bonne avidité que produit la satiété.

« Ceux qui me mangent, » dit l'Écriture, « auront encore faim. » (Eccle. XXIV, 29.) Qu'est-ce que prendre son repos, sinon contempler ? « Que les justes se nourrissent en présence de Dieu. (Ps. LXVII, 4.) C'est-à-dire, en contemplant le Seigneur. Qu'est-ce qu'avoir faim, sinon chercher toujours ? « Cherchez le Seigneur et soyez fortifiés : recherchez sa face sans relâche. (Ps. CIV, 4.) Recherchez constamment sa face, vous qui voyez à visage découvert nous qui sommes dans le corps, qu'apercevons-nous, sinon ce qui est par derrière ? « Tirez-nous après vous. » Faites-nous passer de ce qui est derrière à ce qui est en face ; de la foi à la vue, de l'odeur à l'onction, car nous marchons par la foi et nous courons attirés par le parfum. heureux ceux qui ont bien couru et qui ont déjà atteint le terme, ils n'ont plus à marcher encore, ils se tiennent debout dans la vérité, ils ne vacillent pas, inondés qu'ils sont en toutes manières, des parfums de l'immortalité, et pénétrés de la myrrhe qui les met à l'abri de tout changement. Là-, ils vous louent, Seigneur, d'autant plus largement qu'ils le font avec plus de liberté. « Vous connaîtrez la vérité, » est-il dit, « et la vérité vous délivrera. » (Joan. VIII, 32.) À l'éclat de cette vérité ; la vanité disparaîtra : « Car la créature est asservie malgré elle à la vanité : (Rom. VIII, 19.) et le joug pesant de sa corruption, se pourrit au contact de l'huile (Is. X, 27), sous l'influence du parfum. Car on

versera en votre sein une mesure bonne, entassée et débordante. (Luc. VI, 38.) Seigneur, c'est vous qui la donnerez, vous vous donnerez vous-même à nous : car le Seigneur est mon partage. Mais pourquoi vous donnez-vous en partage, vous qui êtes grand et immense ? Est-ce que vous versez l'huile seulement selon la capacité du vase ? Pourquoi donc, dites-vous que cette mesure déborde ? Est-ce que vous répandez plus que nous ne recevons ? Car, quand même nous nous distendrions de toutes nos forces pour vous recevoir, nous ne pouvons vous contenir. Dieu peut faire plus que nous ne demandons et que nous ne comprenons : combien plus ce qui le constitue et ce qui n'a pas été fait, surpasse-t-il la force de notre désir et dépasse la limite de notre intelligence ? « Voici, » dit-il, « que j'entre en eux, comme un fleuve de paix, comme un torrent de gloire qui [279] inonde. » (Is. LXVI, 12.) Est-ce que l'homme pourra absorber ce fleuve, dont les flots réjouissent la cité de Dieu, et épuiser le Jourdain, en le faisant couler dans sa bouche ? Vraiment, Seigneur, nous ne sommes point à l'étroit en vous : car vous jetez à profusion, vous ne distribuez pas à peu de personnes, vous ne distribuez pas peu, vous répandez sans lésinerie et sans remords, prévenant les mérites et dépassant les désirs : nous ne sommes pas à l'étroit. Ayant reçu de si magnifiques promesses, ô mes amis,

dilatons-nous, élargissons nos cœurs pour désirer et pour obtenir.

5. Pour vous, Seigneur, vous qui étendez le firmament comme la peau d'une tente, faites-nous sentir une communication douce et calme de votre richesse (car j'ai couru dans la voie de vos commandements (Ps. CXVIII, 32), quand vous avez dilaté mon cœur), étendez l'enveloppe de mon cœur devenue vieille et toute contractée dans la position inactive qu'elle avait occupée : faites disparaître ses rides, enlevez ses sinuosités, aplanissez ses gonflements : afin que je vous désire sans mesure, que sans mesure je vous saisisse, et que cette sainte avidité me rende encore plus capable de vous recevoir. Et ainsi, ressentant par l'expérience un léger avant-goût, là où la foi m'invite volera mon affection : ma vive allégresse n'attendra pas l'impulsion de la raison : en sorte qu'au milieu des tentations, la constance durable de mon saint propos sera moins éprouvée, toujours soutenue qu'elle sera par l'attente d'un désir ardent et d'une pieuse espérance. Mais arrêtons-nous et respirons en donnant du relâche à notre esprit fatigué, pour que, recréé par un petit intervalle de repos, il se relève ensuite avec plus de ferveur.

TRAITÉ III.

1. Refaits par le repos que vous avez daigné nous accorder, cette nuit, il est juste, Seigneur,

que dès le matin nous nous présentions à vous. que nous nous présentions ou que nous vous suivions ? Heureux celui qui vous rencontrera dès le commencement du jour, assis su seuil de votre maison, qui pourra se tenir en votre présence et s'y tenir jus,qu'au soir ; dans la crainte que, prenant de suite- votre vol, il ne soit contraint de vous chercher en promenant ses regards inquiets an milieu des souffles légers des airs. Car vous vous cachez dans les ténèbres (Ps. XVII, 12.) Vous êtes lumière et obscurité : et vous habitez une lumière inaccessible. (I. Tim. VI 16.) Vous êtes ténèbres pour nous, puisque vous nous êtes inaccessible : mais si la vue ne. vous atteint pas, vous n'êtes pas inabordable pour la voix : parce que la prière pénètre où n'arrive pas la raison. « Le cri, » dit le Psalmiste, « que j'ai poussé en sa présence a pénétré dans ses oreilles. (Ps. XVII, 7.) Donc, que notre cri parvienne devant vous, afin que vous sortiez et veniez en notre présence, et que vous vous laissiez voir, vous qui ne permettez pas qu'on vous tienne. « Revenez, revenez, pour que nous vous voyons ; pour que nous vous voyons, » (Cant. VI 12), jusqu'à ce que nous vous saisissions. « Revenez, soyez, ô mon bien-aimé, semblable à la chèvre ou au faon de la biche, courant sur les montagnes des aromates. Soyez semblable, » dit l'épouse, « à la chèvre, » laissez-vous voir ; et prenez votre vol soyez présent et éloignez-vous. présent au regard, absent pour le

toucher. Aussi il est dit A la, sainte femme : « Ne me touchez pas » (Joan. XX, 17) ; et ne me palpez pas d'une main fidèle, comme pour faire une pieuse expérience. Voici, Seigneur, que je retiens ma main et que je dirige mon œil. « Dès le matin je me présenterai à vous et je verrai. » (Ps. V, 5.) Malheur à moi si j'entendais ces paroles : « Détournez vos yeux de moi, parce qu'ils [280] m'ont fait envoler. (Cant. VI, 4.) Peut-être qu'en fuyant le regard vous enflammeriez le désir, afin d'être cherché avec plus de sollicitude, étant aimé davantage. Votre disparition nous excite davantage à votre poursuite.

2. Qui rendra mes pieds semblables à ceux des cerfs, pour me mettre en état de suivre, prompt et joyeux, ce faon chéri ? Pour me faire oublier ces soucis qui m'assaillent dans la maison, et me rendre heureusement sauvage dans la solitude céleste ? Il est bon de se décharger de soi-même de ce fardeau très-lourd, et de se transformer peu à peu en obtenant la rapidité des chèvres. Voilà pourquoi le Prophète s'écrie : « Seigneur, je ne me suis pas fatigué en vous suivant. » (Jerem. XVII, 16.) Cela est vrai, ô Prophète béni, cela est vrai, mais c'est peu encore : il ne suffit pas de n'être pas fatigué, il faut vous réjouir. Aussi, ce que vous n'expliquez pas tout à fait, un autre le développe. « qu'ils chantent dans les chemins du Seigneur, » s'écrie-t-il, « que grande est la gloire du Seigneur. (Ps.

CXXXVII, 5.) Et encore : « vos volontés étaient le sujet de mes chants, dans le lieu de mon pèlerinage. » (Ps. CXVIII, 54.) Tout se passe au-dedans, car c'est au fond du tueur que l'on chante, parce que c'est là aussi que l'on court. « Il a disposé des ascensions dans son cœur, dans la vallée des larmes. » (Ps. LXXXIII, 6.) Quel est cependant le motif qu'a l'âme de monter en pleurant, et de faire son pèlerinage en chantant, puisqu'il n'est pas possible de se lamenter dans la patrie, ni de se réjouir sur la terre étrangère ? « Comment chanterons-nous sur un rivage étranger, le cantique du Seigneur. » (Ps. CXXXVI, 4.) Mais peut-être, et assurément il en est ainsi, ceux qui sont assis et demeurent au bord des fleuves de Babylone, pleurent : ils tressaillent de joie quand le moment est venu de les quitter. Celui qui monte dans la vallée des larmes, monte de la vallée des larmes : et quoiqu'il vienne du pays des larmes, il n'en vient pas avec larmes. Car il est bien plus agréable d'être sur la montagne des réjouissances que d'être dans la vallée de la douleur. Que si des larmes coulent, cela résulte de la lenteur de l'ascension et de ce que le terme n'est pas encore atteint. Car quiconque dispose les ascensions dans son cœur, ne les a pas déjà faites : quand le législateur aura donné sa bénédiction, alors « on marchera de vertu en vertu, jusqu'à ce que le Dieu des Dieux se fasse voir dans Sion (Ps. LXXXIII, 6) ; l'âme s'avancera et se hâtera dans la

joie de son cœur vers le terme, comme le voyageur qui arrive au son des instruments de musique sur la montagne du Seigneur, montagne dont. le Prophète a dit : « Sur cette hauteur, le Seigneur donnera le banquet des mets gras, le banquet de la vendange, des viandes excellentes et pleines de moelle, le banquet de la vendange purifiée. » (Is. XXV, 6.) La joie du fidèle qui se dirige vers cet heureux séjour est encore tempérée, elle n'est pas purifiée, elle est mêlée de larmes : « car le calice est dans la main du Seigneur, plein de liqueur mélangée. » (Ps. LXXIV, 9.) Il est mêlé pour ceux qui marchent, pur pour ceux qui arrivent, la lie reste pour les paresseux. La sagesse mélange le vin dans sa coupe, là-haut, elle clarifiera sa vendange. Là, les bienheureux esprits n'ont qu'une affaire, ils n'ont qu'à goûter les loisirs d'une année jubilaire, qu'à se réjouir dans le Seigneur et qu'à le louer : car en « la cité sainte, se trouvera la joie, et y retentiront l'action de grâces et le chant de la louange. (Is. LI, 3.) [281]

3. Réjouissez-vous, Jérusalem, éclatez en chants d'allégresse et bénissez le Seigneur, louez la majesté de Dieu et rendez grâces à un bienfaiteur si magnifique. En payant toujours cette dette, vous la devez toujours : vous la soldez promptement et la piété vous l'impose sans cesse. L'acte qui l'exige, est lui-même une jouissance. La contemplation si désirée de la vérité bienheureuse

se recommande par elle-même, et la paix, que les sens en éprouvent, répand l'allégresse dans l'âme avec cette lumière : « la lumière s'est levée pour le juste, et la joie pour ceux qui sont droits de cœur. » (Ps. XCVI, 11.) Justes, réjouissez-vous « dans le Seigneur. » (Ps. XXXI, 11.) Que rendront-ils pour une telle joie ? « Et chantez au souvenir de sa sainteté. » La joie jaillit donc de la lumière, la louange vient de la joie. Ce dernier sentiment débordant, éclate en saintes louanges, et inondées d'une vérité brillante, les entrailles ne peuvent s'empêcher d'en produire et d'en faire sentir au dehors, les bienheureux excès, et de faire résonner le cantique de la joie, tant est grande la douceur qui les enivre. Car la suavité excite le désir, l'abondance en satisfait les ardeurs, et l'éternité assure à jamais la durée de l'abondance. Notre Seigneur atteste par ses paroles, ces trois biens : la douceur, l'abondance et la durée : « qui boira l'eau que je lui donne, il s'établira en lui une fontaine d'eau jaillissant à la vie éternelle. » (Joan. IV, 14.)

4. O bienheureux esprits et âmes des justes ! ô Église des premiers-nés, qui êtes inscrits dans les hauteurs des cieux ! vous êtes vraiment premiers-nés, vous qui goûtez d'avance les prémices de la bénédiction future. « Mangez, mes amis, et buvez, et enivrez-vous, ô mes bien-aimés. » Buvez à votre citerne, que les eaux de votre puits s'élèvent et débordent : que les ondes

de vos délices affluent et se distribuent sur la surface de votre cœur. Que les étrangers n'aient point part avec vous que tout le monde ne soit pas admis dans l'intérieur de votre maison. C'est nous qui sommes les concitoyens des saints et les habitants du palais du Seigneur : citoyens inscrits bien que non encore reçus citoyens remplis d'allégresse, voyageurs errants et dispersés. Car nos iniquités nous ont emporté comme le vent. (Is. LXIV, 6.) Pour vous, vous vous êtes assis dans le beau séjour de la paix, dans les tabernacles de la confiance et dans le repos de l'opulence. (Is. XXXII, 18.) Malheur aux habitants de la terre, de cette terre où la paix est rare, où la sécurité ne se trouve nulle part, où le travail ne cesse jamais et enfante la pauvreté. « La Vie de l'homme en effet est un combat (Job. VII, 1), tant que la chair convoité contre l'esprit, tant que notre ennemi, semblable à un lion rugissant, cherche quelque victime à dévorer (Petr. V, 8.) tant que nous mangeons notre pain à la sueur de notre front, et que la terre de notre cœur répond à notre travail en produisant des ronces et des épines. C'est pourquoi, agités et dissipés, l'âme attristée,' nous avons plus sujet de gémir sur nous que de nous réjouir avec assurance dans le Seigneur : pourtant une douée espérance tirant de ce qui a précédé un argument en faveur de ce qui viendra à la fin, des tribulations qui nous pressent, fait jaillir l'huile de la consolation qui réjouit notre visage et qui

engraisse notre tête ; aussi avec l'Apôtre nous nous glorifions dans nos maux ; nous nous complaisons dans nos humiliations, « sachant que la tribulation produit la patience, la patience [282] enfante l'épreuve, et l'épreuve, l'espérance ! (Rom. V, 5.) Et l'espérance ne paraît-elle pas savourer d'avarice quelques joies, avant-goût de la gloire qui nous sera plus tard accordée ? « C'est par l'espoir, » dit l'Apôtre, « que nous avons été sauvés, » et « nous réjouissant dans l'espoir. » (Ib. VIII, 24 et XII, 12 :) Ce pieux sentiment de l'âme sait s'envoler par anticipation, vers les temps qui tardent à arriver, et il savoure, comme déjà présent, ce qu'une confiance assurée lui montré comme chose assurée : mais cela soit dit de l'espérance qui naît de la pureté d'une conscience soigneusement examinée, et non de la présomption.

5. Lavez-vous, soyez purs : purifiez-vous, examinez-vous par le feu, afin que, brûlés parla double épreuve de la pénitence et de la patience, la faveur du ciel fasse descendre sur vous ; comme une rosée rafraîchissante, la grâce de sa douceur, et vous arrache ces cris de reconnaissance et de gloire : « selon la multitude des douleurs que j'ai ressenties dans mon cœur, vos consolations ont réjoui mon âme. » (Ps. XCIII, 19.) Lavez-vous et réjouissez-vous : lavez-vous plus souvent, afin que vous vous réjouissiez avec plus de ferveur. Faites plus souvent ce que

vous ne pouvez faire éternellement. Infortunées montagnes de Gelboë, frappées d'une sécheresse sans fin, sur vos cimes ne descend jamais la rosée qui tombe avant le jour : aussi vous n'êtes pas les champs des prémices ; et on n'attend pas de vous le fruit de l'arrière-saison. Plaise au ciel, Seigneur, que ma tête soit couverte de cette rosée et que les boucles de mes cheveux soient humectées de ces gouttes de la nuit ! N'est-il pas vrai que nous sommes dans la nuit, jusqu'à ce que le jour paraisse et que les ombres déclinent ? Dans ce midi que nous attendons, on ne craint pas l'ombre ; on ne désire pas la rosée. Ici il tombe des gouttes du sceau de Jacob : là-haut sa semence sera sur les grandes eaux. Heureux temps, quand toute la face de la terre sera arrosée et fertilisée par les eaux du ciel, et quand l'avidité stérile n'en dévorera pas la plus petite partie : en ces jours ; ma chair et mon cœur, inondés de toutes parts de la grâce, tressailliront vers le Dieu vivant. Heureuse fontaine ; qui jaillira alors et purifiera notre cœur ; source préférable à la première parce qu'elle ne pourra jamais être tarie ! « ils seront enivrés de la richesse de votre maison, et vous les abreuverez au torrent de vos délices : parce qu'en vous est la fontaine de la vie, et en votre lumière nous verrons la lumière. (Ps. XXXV, 9.) Excellente fontaine, d'où coulent de si heureux ruisseaux : la volupté, l'abondance, la vie et la vérité.

6. Faites-en venir les eaux jusqu'ici : étendez votre miséricorde sur ceux qui vous connaissent, bien qu'ils ne vous connaissent pas entièrement : prolongez votre miséricorde, faites couler votre grâce, versez votre esprit sur nous ; qu'il renouvelle dans nos entrailles, notre propre esprit, qu'il nous change et nous rende semblables à lui, qu'il nous réforme et nous confirme. Car « les justices du Seigneur sont droites, elles réjouissent les cœurs : la loi du Seigneur est lumineuse, elle éclaire les yeux » (Ps. XVIII, 9), comme il nous convient d'être illuminés, et consolés ici-bas. Autrement « nous nous réjouissons » grandement « devant vous, comme ceux qui tressaillent d'allégresse au temps de la moisson, comme les vainqueurs, quand ils se partagent les dépouilles [283] enlevées aux ennemis. » (Is. IX, 3.) Nous serons heureux au ciel dans la possession ; ici, nous nous réjouissons comme en ayant les biens placés sous les yeux, comme les désirant, et comme les poursuivant jusqu'à ce qu'il nous soit donné de les atteindre. Là, c'est la possession ; ici, c'est la promesse ; là-haut, la plénitude ; ici-bas, une faible portion. Ce qui nous en arrive sur la terre est une goutte et non le fleuve une étincelle et non le foyer. Hélas ! combien vite disparaît cette goutte, et avec quelle rapidité s'éteint cette étincelle ! « Souvenez-vous de nous, Seigneur, dans votre bonne volonté à l'égard de votre peuple, visitez-nous dans votre

salut, que nous vous goûtions dans votre bonté, que nous vous chantions dans la joie de nos âmes, que vous soyez loué avec les saintes âmes qui forment votre héritage. » (Ps. CV, 4.) Visitez-nous afin que nous voyions, afin que nous nous réjouissions, afin que nous chantions vos louanges ; visitez-nous dans le salut et la lumière, dans la joie et le cantique. Voilà des gouttes excellentes, bien qu'elles soient rares et qu'elles disparaissent vite comme la rosée. Cieux, laissez tomber votre rosée, montagnes éternelles, faites pleuvoir sur nous la douceur l'âme qui germe, se réjouira sous cette pluie désirée.

7. Soyez pour nous, Seigneur, comme la rosée, afin que nous germions comme le lis. Une fois partie, votre parole ne sait pas revenir vide, mais elle réussira à produire ce pourquoi vous l'envoyez. Sous la fraîcheur des flots qu'elle répand, « le sapin monte à la place de la plante sauvage, et le myrte croit à la place de l'ortie. » (Is. LV, 43.) Elle obtient ces heureux effets quand elle redresse et élève ceux qui sont à terre ; quand elle adoucit et modère les ardeurs de la chair ; quand elle remet dans le calme ceux qui étaient dans le désespoir, et place leurs pensées dans le ciel ; quand elle adoucit ceux qui étaient courroucés, et les rend conformes à ceux qui sont doux. Agréable est cette visite : mais elle est semblable à la nuée du point du jour, et à la rosée, ne dépassant pas la matinée qui l'a fait naître. (Ose.

VI, 4.) C'est avec raison que l'on compare à la rosée du matin la contemplation et l'extase que l'on éprouve dans la chair, quelque grandes qu'elles soient ; elles ont je ne sais quoi, ou plutôt elles ont beaucoup de la fraîcheur de la nuit, à cause de leur affection moins fervente ; et quelque chose aussi des ténèbres de la nuit, à cause de l'obscurcissement de l'intelligence. Mais si elles se font sentir le matin, pourquoi sont-elles passagères ? passagères en s'éloignant de nous, ou bien passagères en passant et pénétrant en nous ? « La parole de Dieu est vive et efficace, elle est plus incisive qu'une épée à deux tranchants ; » elle ne marque pas seulement la peau au dehors, mais elle arrive jusqu'à l'intérieur, jusqu'à la moelle des os qu'elle imbibe : ses accents sont plus doux que l'huile, et ils ont des aiguillons. Est-ce pour cela, que si le cœur de l'homme était étendu comme le ciel, il serait plié comme un livre, et qu'il se liquéfiera comme la fumée ? Que chacun l'explique dans son avis, comme il l'éprouve dans l'expérience qu'il en fait : le parfait, parce que cette parole pénètre en lui et y répand son onction : celui qui progresse, parce qu'elle le dépasse et vole au-delà de lui. Elle nous dépasse, afin de nous attirer après elle, et de nous faire courir vers elle, comme si elle nous disait en fuyant : « Venez vers moi, vous qui me désirez. » (Eccl. XXIV, 36.) Peut-être, Seigneur, nous éloignons-nous plus fréquemment loin de vous,

que vous de nous : puisque vous [284] allumez votre lampe, vous balayez la maison, et vous nous cherchez avec soin, selon votre Prophète, afin de nous découvrir quelque part, cachés sous les balayures, plongés dans les soucis et les pensers vains, inquiets et mous, non seulement partageant notre cœur avec Dieu et le monde, mais plus portés, plus entraînés vers le côté du monde, sinon par la cupidité, au moins par l'habitude. Car les soins que l'on se donne pour un but utile, s'introduisent avec violence dans l'âme, en sorte que lorsque ce n'est plus la nécessité qui passe, c'est la superfluité qui retient. Nous paraissions, à mon avis, « fuir la fontaine qui coule en silence et suivre les fleuves de Babylone. » (Is. VIII, 4.) Mais, Seigneur, déjà nous avons quelque peu causé avec vous et de vous : nous avons été agréablement restaurés comme ces petits animaux qui mangeaient les miettes tombées de votre table. Si en passant et en courant, vous communiquez aux âmes de telles impressions, que ferez-vous, demeurant et vous montrant pour toujours ? Hélas ! que nous sommes indignes du bonheur d'avoir un tel séjour ! « Restez avec nous, Seigneur, parce que le soir se fait, et le jour est déjà baissé. » (Luc. XXIX, 29.) Il décline quand votre présence commence à disparaître. Contraignez-le par l'instance de vos prières, mes frères. Les deux disciples, qui allaient à Emmaüs, lui firent violence quand il feignait d'aller plus

loin. Pourquoi fait-il semblant, chose que la vérité ignore ? Il feignit de poursuivre sa route et de rester comme par force, mais non de demeurer toujours, car il disparut au milieu du repas. Mais cet air de vouloir aller plus loin, fournit l'occasion de rester. Il paraît s'en aller, quand il affaiblit la joie spirituelle de l'âme : mais il reste caché dans l'âme, continuant sa justice et augmentant l'humilité.

TRAITÉ IV.

1. Vous avez ce que vous avez demandé : mais vous l'avez avec une sorte d'intérêt. Cet intérêt, je le regarde comme l'une de mes bonnes fortunes, et le compte parmi mes gains. Je ne puis m'empêcher de considérer comme un grand avantage pour moi toutes les occasions que je trouve de m'entretenir avec vous. Vous me reprochez peut-être d'employer ce mot entretien ; notre coutume étant de ne parler presque jamais que de choses sérieuses, j'ai fait injure à leur dignité en me servant de ce terme. Ne vous semble-t-il pas que nous tenons une conversation, lorsque nous parlons de ce que nous ne voyons pas, et que nous rendons témoignage de ce que nous ne comprenons pas. « L'œil, » dit le Prophète, « n'a pas vu, Seigneur, excepté vous, les biens que vous préparez à ceux qui vous attendent. » (Is. LXIV, 4) : à ceux qui vous espèrent et qui vous attendent, mais qui ne vous

voient pas encore. Car, « qui est-ce qui espère ce qu'il voit ? » (Rom. VIII, 24.) Si ce que nous voyons apparaît en reflet et en énigme, combien plus ce dont nous parlons ? La parole, quelque habile qu'elle soit, ne peut pas expliquer clairement les sens cachés sous la lettre. Et même, pour vous découvrir mon sentiment par rapport à la vérité qui se montrera dans l'avenir, tout me paraît comme une figure, comme une parabole destinée à la faire connaître. Que les créatures soient d'une beauté agréable à considérer ; qu'elles soient réunies dans l'unité ; qu'elles soient d'un usage commode et qu'elles aient une vertu grandement efficace, je l'avoue mais que sont-elles eu égard à cette unité immense, simple, éternelle de l'essence divine, en comparaison de cette beauté de [285] la sagesse, de cet océan d'amour, et de cette vigueur de puissance qui se trouvent en Dieu ? « C'est lui qui est celui qui est. » (Exod. III, 10.) Et « on ne peut calculer sa sagesse » (Ps. CXLVI, 20) : la plénitude de sa charité et de sa science est au-dessus de tout. Qui redira comme il faut, les puissances du Seigneur ? Ce que le discours emploie d'efforts pour nous en donner une idée quelconque, est incalculablement éloigné d'elles, et n'a avec elles aucune ressemblance. « L'or de l'Éthiopie ne leur sera point comparé, les teintures les plus pures ne leur seront nullement semblables. (Job. XXVIII, 19.) C'est cependant par l'or, les teintures, les fleurs et

les fruits, et par toute créature gracieuse qu'est représentée à nos yeux la beauté qui est au-dessus de tout charme : comme dans sa nature intime elle nous est entièrement cachée, en prenant au dehors les nuances des couleurs, elle devient quelque peu sensible et luit comme au sein de l'ombre. L'ombre est bonne, elle rafraîchit pour un moment. Aussi il est dit : « Je me suis assis à l'ombre de celui que j'avais désiré, et son fruit est doux à ma bouche. » (Cant. II, 3.)

2. Qu'avec plus de charmes, qu'avec plus de tendresse, l'âme sainte, au gré de ses désirs, se reposait non à l'ombre, mais sur l'ombre en votre sein, ô bon Jésus. Maintenant c'est sous l'ombre qu'elle se délasse, c'est sous l'ombre qu'elle se refait. Mais quelle est cette réfection que suit la défaillance ? Car nous connaissons en partie, ce qui n'est qu'en partie disparaîtra quand viendra la plénitude. » (I Cor. XIII, 10.) Les consolations que l'on goûte en l'attendant, sont accordées pour soutenir ceux qui tombent, et pour ranimer ceux qui languissent. Aussi, dans le passage suivant, on lit : « Soutenez-moi de fleurs, entourez-moi de fruits, car je languis d'amour. » (Cant. II, 5.) Heureux celui en qui le saint amour est une langueur et non une passion. Car il s'en trouve qui sont blessés tout-à-coup par la charité, afin d'être ensuite guéris : ils sont comme Jonas sous un lierre, que le même instant vit verdir et se dessécher. La passion est donc un sentiment de

désir surexcité, la langueur est une émotion continue. O cœur mal fait, ô cœur insensé, celui qui ne sait pas être atteint de cette blessure ! « J'ai été blessée par la charité, » dit l'Évangile. Cette charité ne se contente pas de blesser, elle fait mourir : car « elle est forte comme la mort. » (Cant. VIII, 6.) Aussi l'apôtre dit : « Vous êtes mort, et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu. » (Col. III, 3.) Quand la vie se cache et quand le désir s'enflamme, la vérité est comme renversée à terre et la vertu languit : l'ardeur violente que produit ce désir, est rafraîchie par les ombres des figures, et soutenue par les fleurs de la première saison. Ces symboles sont de belles figures : elles refont le sentiment épuisé, elles le raniment par les caresses destinées aux petits enfants, afin qu'en éprouvant ces délectations sensibles et accoutumées, nous commençons l'expérience des joies fortes et inusitées. « Vos places, ô Jérusalem, seront étendues d'or pur. » (Job. XIII, 21.) Je disposerai vos pierres en couches rangées et je vous fonderai sur les saphirs : je rendrai votre désert comme un lieu de délices, et vos solitudes comme le jardin du Seigneur, et j'y réaliserai les autres prodiges nombreux que le Prophète et les Apôtres ont rappelés, en parlant du type de la céleste Jérusalem. Quand on nous décrit ses portes [286] et ses places, ses murs et ses métaux, ses pierres et ses bois, ses fontaines et ses fleuves, comme

nous sommes émus et ravis ! Avec qu'elle joie nous écoutons ces détails, bien qu'ils soient entourés d'ombres ! Car l'Écriture en laisse incomparablement et incompréhensiblement plus à soupçonner, qu'elle n'en exprime avec justesse et exactitude. Jonas se réjouissait grandement à l'ombre du lierre, mais ce lierre se dessécha et la figure disparut. Aussi lorsqu'on s'entretient de discours figurés, je donnerais volontiers à ces conférences le nom un peu libre de bavardages, non à cause de l'éternelle vérité qui s'y trouve esquissé au-dedans, mais à cause de la vanité qui du dehors y projette ses ombres. Car à un jour donné, disparaîtra ce qui est en partie. Vous trouvez aussi les deux disciples qui allaient à Emmaüs, « conversaient et cherchaient ensemble ; » (Luc. XLIV, 15.) peut-être qu'ils chancelaient et n'étaient pas solides dans la foi, parce qu'ils cherchaient ne tenaient pas encore. Voilà, pourquoi on dit qu'ils cherchaient, qu'ils causaient, qu'ils marchaient et échangeaient leurs propos : cependant tandis qu'ils parlaient de la sorte, Jésus s'approchait et cheminait avec eux.

3. Ce que vous vous rappelez avec bonheur, c'est de penser combien de fois notre cœur s'enflammait en nous pour Jésus, lorsque nous parlions de lui en chemin. Ce que nous avons dit de lui, lui le premier, il l'avait dit en nous. Oh ! qu'il m'arrive encore plus souvent de tout chercher, de tout rapporter, de tout redire en

Jésus ; de lui, dis-je, et avec vous, de ne point parler, mais bien plutôt de vous écouter et de recueillir vos paroles. Elles sont brèves et concises, mais elles expriment suffisamment vos sentiments : elles sont en petit nombre, mais elles sont remplies de sens ; il me semble que vous les examinez rigoureusement avant de les prononcer, car il n'en est aucune qui ne porte le cachet de la réflexion. « Vos lèvres sont comme un rayon qui distille le miel. (Cant. IV, 11.) Vos discours sont proférés avec tant de lenteur et de maturité, et ; pou : ainsi parler, avec tant de poids, que vous paraissez les faire couler goutte à goutte, plutôt que de les répandre à flots. Ils ne sont pas lourds, ils sont subtils et semblables à la vapeur : aussi ils sont comme distillés, secrets et suaves, ils jaillissent du fond du cœur : voilà pourquoi on les compare au rayon de miel, c'est ce que signifie la suite de ce passage : « Le miel et le lait sont sous votre langue. » (Ib.) « Sous la langue, » est-il dit, et non dans la langue. Car ce qu'elle cache est plus grand que ce qu'elle fait voir. Que serait-ce si on parlait de ce qui est aussi, au-dessus de, la langue ? « Le miel et le lait sont sous votre langue. » Ils ne se trouvent pas seulement dans vos discours, et ils n'y sont pas dans leur entier : mais de même qu'il n'y a rien de faux dans votre, bouche, de même ce que cache votre cœur est très-considérable. Sur votre langue sont les vérités que vous exposez ouvertement : sous votre langue, celles que vous

insinuez d'une manière voilée : au-dessus, se trouvent les réalités que la parole, quelque éloquente qu'on la suppose, ne peut redire et qui ont le silence pour unique expression.

4. Je me souviens, si je ne m'abuse, que parfois, au début de vos entretiens, vous précipitiez vos paroles ; attentif et étonné à la vue d'une lumière ou au sentiment d'une joie qui éclatait soudain en [287] votre cœur, vous interrompiez votre discours et ce qui devait être accent de la voix, devenait soupir du cœur. Car bien que la langue suffise pour faire comprendre, néanmoins le saisissement, l'amour et l'étonnement qui jaillissent d'en haut dans le fond du cœur, tournent, ravissent et retiennent en lui-même, l'esprit qui se répandait en paroles : avec Moïse « ils l'entourent d'un nuage spirituel. » (Exod. XXIV,14.) Ils lui donnent les nuages pour vêtement, de sorte qu'il est frappé d'une grande stupeur pour ce qui se passe en lui, et d'un mutisme qui l'empêche de s'exprimer au-dehors. Le miel est donc sous votre langue, et la douceur sous votre voix, non comme chose inférieure, mais comme chose intérieure : cette suavité est même bien plutôt sous votre âme. Quand, ne pouvant dominer encore les délices qu'elle éprouve, elle est hors d'état ou d'expliquer pleinement les joies qui débordent en, elle, ou d'en supporter, néanmoins la jouissance, elle se livre entièrement à elles, sans les posséder en leur

plénitude. « Mes yeux ont défailli, » dit le Psalmiste, « en se fixant sur votre parole. » (Ps. CXVIII, 82.) Non pas seulement en se dirigeant vers votre parole, mais même pour votre parole ; pour votre parole afin de la désirer, vers votre parole, pour la recevoir ; pour votre parole, en tant qu'elle est de feu, vers votre parole, parce qu'elle est grandement embrasée. « C'est pourquoi mon âme s'est liquéfiée dès que le bien-aimé a parlé. Je l'ai cherché. » Mon âme s'est liquéfiée, ne pouvant supporter ce qu'elle entend, devenue plus avide depuis qu'elle a ouï résonner des accents si doux, ne cessant jamais d'en faire l'objet de ses désirs. Aussi l'épouse ajoute : « je l'ai cherché. » L'oreille ne se rassasie pas d'écouter : et cependant elle ne peut suffire à entendre.

5. Mes yeux ont donc défailli, attentifs à considérer vos discours, mon âme s'est liquéfiée en se méprisant elle-même, en contemplant votre parole, et en s'efforçant de s'élever jusqu'à elle, en l'admirant, en l'aimant et en l'examinant en tous sens : impuissante ou à voir autant qu'elle désire, ou à retenir autant qu'elle a compris. Comment donc l'esprit de celui qui parle, n'est-il pas interrompu quand le sentiment intérieur de l'âme qui médite, se trouve absorbé ? De même, en effet, qu'un corps solide et pesant ouvre difficilement passage au feu, tandis qu'une matière légère, subtile et desséchée, est bien vite enflammée et consumée : de même les

méditations d'une âme spirituelle et dégagée reçoivent vite, mais ne supportent pas longtemps la douce violence de l'amour qui s'enflamme en elle. « Votre esprit, » dit le Prophète, « vous dévorera comme le feu. » (Is. XXXIII, 11.) Pour moi, je regarde la méditation comme la matière et l'amour comme la flamme. « Et dans ma méditation, le feu s'enflammera. » (Ps. XXXVIII, 4.) Que s'il devient un incendie plus violent, ce feu attire et consume en lui-même toute l'attention de l'âme : ce qui était réflexion passe à l'état d'affection et une raison ne peut être maîtresse d'elle-même, quand elle a à éclairer ce qui est caché, à décider de ce qui est obscur ; quand absorbée par la force de l'amour, elle doit repasser et considérer de nouveau ce qu'elle connaît pieusement. « Je me suis tu loin des biens, et ma douleur s'est renouvelée, mon cœur s'est échauffé dans ma poitrine. » (Ibid.) Je me suis tu, dit le Prophète, j'ai souffert, la chaleur m'a [288] enflammé. Je me suis échauffé eu voyant en moi quelque bien : j'ai souffert à cause de mes imperfections, voilà pourquoi j'ai gardé le silence. Divisé, distrait et absorbé par ce double sentiment, je me suis tu loin des biens. Mais loin de quels biens ? Peut-être loin de ceux dont il dit « Je crois voir les biens du Seigneur dans la terre des vivants. » (Ps. XXXVI, 13.)

6. J'ai eu donc raison de garder le silence et de ne point parler des biens qui ne se font pas

voir encore. Mais si l'âme garde le silence relativement aux biens qui doivent être demandés, elle ne le garde pas relativement à ceux qui doivent être réclamés avec instance et supplication. Aussi, on lit à la suite : « Seigneur, faites-moi connaître ma fin et le nombre de mes jours, afin que je sache ceux qui me restent. » (Is. XXXVIII, 5.) Que lui manque-t-il donc ? Mais, qu'a-t-il donc ? Écoutez le reste : « Ma substance est comme un néant devant vous. Cependant tout homme vivant est une grande vanité. » (Ibid.) Qu'y a-t-il donc là où tout est néant ou vanité ? Quoi donc ? La foi elle-même et les vertus sont vaines ? Est-ce que cette vie intérieure de l'homme a été appelée vanité, elle qui a reçu le nom de mort ? « Vous êtes morts et votre vie est cachée avec le Christ. » (Col. III, 11.) Que si elle est vanité, parce qu'elle est du nombre de ces choses qui ne sont qu'en partie ; « car (Cor. XIII, 10) tout ce qui existe en partie sera anéanti » (le juste vit de la foi, et la fin qu'il désirait n'est pas en effet dans la foi), la foi disparaîtra. Est-ce la justice qui vient de la foi ? Comment donc la charité, qui seule est vraiment la justice, ne passe jamais ? Disons-nous que tout ce qui existe en ce moment est vain, si on la compare à ce bien à venir, ou si on ne la lui subordonne pas ? Tout est donc vanité, ou bien parce que l'usage en est sans fruit, ou bien parce que tout passe vite, ou bien encore si on le compare à l'avenir ?

7. Que si ce qui est nécessaire est vanité, que sera ce qui est superflu ? Si la vérité qui se fait voir présentement est vanité, combien plus la vanité elle-même ? « Tout homme vivant est une grande vanité. » Non seulement une vanité, mais adversité, « car il se trouble en vain. » En vain il se réjouit, en vain il se trouble : toujours vanité, soit à cause d'un motif qui n'en vaut pas la peine, soit parce qu'il ne subsiste pas toujours. Et maintenant, dans ces maux et au milieu de ces vanités, « quel est mon espoir ? N'est-ce point le Seigneur ? (Ps. XXXVIII, 8.) Et ma substance est en vous. Cette substance est comme un néant en votre présence ; » mais ma substance est une substance en vous. « Faites-moi connaître ma fin, pour que je sache ce qui me manque encore. » La vanité humaine m'est suffisamment connue par mes propres défauts qu'elle achève de se faire connaître parfaitement par le sentiment lui-même du bon. Quand notre désir, Seigneur, sera-t-il rassasié de biens, des biens de votre maison ? Quand, dis-je, serons-nous inondés de votre vérité, au point qu'il ne restera en nous aucun goût ou aucune odeur de vanité, ainsi qu'il est écrit de Moab : « Son goût resta en lui, et son odeur ne fut pas changée. » (Jerem. XLVIII, 11.) Là, nous ne nous tairons point loin de ces biens, nous serons, non comme des greniers vides, mais comme des réservoirs pleins, qui débordent et regorgent de côté et d'autre.

8. Je vous ai manifesté quelques-uns de mes sentiments touchant votre vanité. Plaise au ciel que je mérite de recevoir quelques gouttes échappées de [289] votre plénitude, de la rosée du ciel et de cet abîme qui est caché au-dessous, sans qu'encore il déborde pleinement, de cet abîme de la gloire future qui sera révélée en nous. Elle est maintenant en nous, cependant elle ne s'est pas encore manifestée avec éclat, elle y est occulte, cachée comme dans sa semence, renfermée comme dans les veines de la foi, et contenue par les portes, soit des affections charnelles, soit des impressions corporelles. La mer est renfermée dans des limites semblables : quand elle est resserrée, elle s'échappe, sortant comme du serin qui l'a produite. C'est une mer excellente, celle dont il est dit : « La terre sera remplie de la science du Seigneur, ce sera comme les eaux d'une mer qui déborde, » (Is. XI, 9.) L'océan est une créature bonne. La limite lui est à charge. Le premier Adam arrêta, par l'obstacle de sa désobéissance, les flots de cette mer, et il retint dans l'injustice, la vérité de Dieu qui sortait et se répandait. Le premier homme nous sépara en tirant sur nous la porte de l'injustice : le second a écarté cet obstacle, et il est devenu notre porte et notre passage ; si quelqu'un entre par lui il sera sauvé et trouvera des pâturages. (Joan. X, 9.) L'iniquité est détruite, mais une porte pesante subsiste encore, je veux dire la malice de ce jour

terrestre. L'habitude d'avoir des pensées de vaine imagination, le souci qu'entraîne la nécessité de pourvoir à sa subsistance, forment un passage bien nuageux : occuper son esprit de ces misères, c'est vraiment fouiller la terre, c'est creuser une citerne mal enduite, un puits qui ne peut contenir l'eau : et cependant, comme on se dispute, comme on se querelle, comme on vous attaque par la calomnie pour ces puits des Philistins, pour ces roux qui subviennent, je ne dis pas à un plaisir, mais à une nécessité passagère ! heureux celui qui avec le patriarche Jacob abandonne ces puits, (Gen. XXVI, 22.) qui laisse cette occasion de disputer, cette source d'inimitiés, pour fouiller dans le torrent et y trouver la veine, des eaux vives, pourvu qu'il ne s'arrête point par les obstacles que, nous venons d'indiquer ! Je crois que ces considérations vous sont familières, que vous pénétrez souvent et avec facilité, dans les voies intérieures : ne restez pas à l'entrée, regardant par la fenêtre, et écoutant à la porte. Déjà je fermerai ma bouche, afin que selon le proverbe, tandis que je respire, le chalumeau vous soit prêté.

TRAITÉ V.

On entreprend, d'expliquer, ce passage, de l'Apôtre ; Tout don, parfait et tout bien excellent, etc. Mais la meilleure partie de cette lettre ou de ce traité, semble manquer.

1. Vous réclamez avec instance, ce que j'avais promis sans précaution, ne faisant pas assez attention à la difficulté de la matière. Ajoutons-y la double difficulté qui survient, soit du côté du temps, soit de la comparaison que je fais de moi-même. Du temps, que se disputent d'autres travaux ; de la comparaison, car, examinant ceux qui ont déjà traité cette matière, je reconnais sagement que j'ai agi avec trop peu de réflexion : j'aborde néanmoins la question dont. je vous ai promis la solution. Votre rôle maintenant sera de m'obtenir d'abord ce que vous exigez de moi, afin que je vous rende avec abondance ce que le mérite de vos prières m'aura [290] procuré. « Tout bien excellent et, tout don parfait vient du Père des lumières ! » (S. Jac. I, 17.) Quoi donc ? Ce qui n'est pas parfait, ce qui n'est pas excellent, n'a-t-il pas la même origine ? D'où sort-il donc, s'il ne vient pas de là ? Qu'avez-vous que vous ne l'ayez reçu ? Ce ne sont pas seulement les biens complets qui sont de Dieu, comme si ceux qui sont moindres dérivait d'ailleurs ; mais, ainsi que l'enseigne l'Apôtre : « Tout sort de Dieu. (Rom. XI, 36.) Rien n'est exclu dans ces paroles, car tous les biens étant de Dieu, tous sont parfaits et éminents. Que s'il en est ainsi, par ces paroles bien excellent et don parfait, on ne fait pas de distinction entre un bien moindre et, un bien pins grand, on exprime seulement et simplement ce qui est bien. Et comment tout bien est-il excellent

et parfait, puisqu'il vient d'en haut ? Qu'est-ce que venir d'en haut ? « Descendant, » dit l'Apôtre, « du Père des lumières. » Comment pourrait-on concevoir que dans le Père des lumières il se trouvât quelque chose d'imparfait ? Est-ce peut-être que « tout bien excellent et tout don parfait » viennent de lui, quoiqu'ils ne fussent pas en lui ? Car comment ce qui serait en lui, pourrait-il descendre de son sein et s'éloigner de lui ? Ce mot descendre ne signifie pas en effet un changement de lieu, il indique plutôt un affaiblissement de force.

2. Le Seigneur lui-même paraît aussi avoir distingué entre le parfait et le moins parfait. « Faites ceci, » dit-il, « et vous vivrez. » (Luc. X, 28.) « Que si vous voulez être parfait, allez, vendez tout, ce que vous avez, donnez-le aux pauvres et venez vous mettre à ma suite. » (Matth. XIX, 21.) Et l'Apôtre : « chacun a reçu de -Dieu son propre don : l'un en cette manière, l'autre en celle-là. » (I Cor. VII, 7.) Et encore : « Comme à des petits enfants dans le Christ, je vous ai donné du lait à boire et non de la nourriture solide : nous parlons de la sagesse parmi les parfaits. (I. Cor. III, 2). Pourquoi donc dit-on, en usant de distinction, que tout don parfait vient d'en haut, alors que tout don n'est pas parfait, et quand il n'est pas un don parfait qui ne descende du ciel ? Ou bien, si tout bien est excellent, si tout don est parfait, puce qu'il arrive d'en haut, pourquoi ne

pas parler d'un seul et même bien, de don et de donné, plutôt que dire tout don ? Car tout ce qui est chez le Père des lumières, simple et uniforme, ne peut être considéré comme multiple. Que si dans le Père des lumières, il y a le très bon et, le parfait, en descendant en nous du Père des lumières, sont-ils moins bons et moins parfaits ? Ce sentiment soumettrait l'immutabilité divine à la condition des choses variables : s'affaiblir, c'est changer. Comment donc ce qui est en lui peut-il descendre de lui ? Mais, aussi ce qui n'est pas en lui, de quelle manière peut-il descendre de lui ? ou, s'il descend de lui, comment n'est-il, point chose parfaite ? Et puisque l'autorité de l'Écriture nous enseigne qu'il est des choses plus parfaites et d'autres qui le sont moins, que signifie qu'on nous dise seulement que tout bien excellent et tout don parfait nous arrive du ciel, quand. il faut penser que tout bien en tire son origine ? Ensuite qu'expriment ces paroles : « donné » et « don, [291] très-bon et parfait ? » Ces expressions indiquent une certaine distinction. Ou bien, les emploie-t-on pour mieux rendre et pour mieux faire sentir la pensée ?

3. Voilà les difficultés que soulèvent en mon esprit, les paroles de ce passage : mais reprenons-en toute la suite, demandant à Dieu qu'il daigne lui-même nous expliquer ce qui s'y trouve d'obscur, et nous accorder de parler dignement de ses dons. « Tout don parfait, » etc. En premier

lieu voici la distinction qui peut se trouver entre le « don » et ce qui est « donné. » Ce qui est « donné, » vous ne l'avez pas de vous-même ; le « don » est ce qui n'est pas produit par le mérite. Vous recevez ce qui est « donné ; » le « don, » devient une source de mérites pour qui l'a reçu. Vous vous servez de ce qui est « donné ; » vous avez le « don » pour le faire fructifier.

Le reste manque dans le manuscrit.

TRAITÉ VI.

Adressé à un ami au sujet des mystères de la Rédemption des hommes.

1. Vous m'avez écrit avec beaucoup de brièveté, mais, j'en suis persuadé, avec beaucoup d'affection. Je me suis réjoui des sentiments pleins de bonté que vous ressentez à mon égard : quand aux louanges que vous me donnez, j'en suis peu flatté. Il est d'un homme franc de rougir aux éloges qu'il ne mérite pas. Je vous l'avouerai, votre amitié vous a fait tromper à mon sujet ; la foi est plus lente à croire, quand une tendre affection ne l'excite pas. De là vient que vous avez crû si facilement ce que vous regardez avec des yeux trop complaisants. Trois choses me frappent dans la courte lettre que vous m'avez écrite : d'abord, je voudrais déborder envers moi ; ensuite, être retenu autour de moi, enfin, être détourné de moi, sans diminuer en vous. C'est

l'affection, la fidélité et le zèle : l'affection qui souhaite, la foi qui est favorable, et le zèle pieux d'apprendre la parole de Dieu. Je reçois l'affection, je châtie la foi, j'enflamme le désir. Appliquez l'amour, diminuez la faveur, dirigez le zèle vers un autre objet. Vous trouverez beaucoup moins en moi que vous ne croyez. Peut-être qu'en parlant, je deviendrai un barbare pour vous, moi, que mon silence avait fait prendre pour Philosophe.

2. C'est pourquoi, je loue en vous, avec raison, le goût de la science, mais j'écarte de moi la fonction de professeur. « Je ne suis pas médecin, et dans ma maison il n'y a pas de pain. (Is. III, 7.) Je n'ai pas de quoi guérir celui qui est infirme, ni de quoi soutenir celui qui défaille mais vous n'êtes ni malade, ni pauvre ; vous n'avez pas besoin du secours de notre art ou de l'abondance de notre pain. Vous ne demandez ni l'un ni l'autre ; vous voulez goûter je ne sais quelles émanations subtiles et suaves, délicates et douces d'une sagesse plus relevée. Est-ce que je vous parais l'une de ces montagnes qui distillent la douceur, et l'une de ces hauteurs chargées de trésors de lumières ? Plût au ciel que je fusse même une colline, parce que « les collines feront couler le lait. » Car si le mot « couler » indique l'abondance, le nom de « lait » diminue la grandeur de ce sens : le lait, en effet, est pour les petits enfants. La distillation, au contraire, paraît

exprimer quelque chose de bien petit, mais une douceur qui [292] coule infiniment sans s'arrêter, nous nourrit et nous fait avancer immensément. Une chose qui se tire indéfiniment n'exprime-t-elle pas, pour ainsi dire, l'infinité ? Moins cette douceur peut être déterminée quant à ses propriétés, plus elle l'emporte sur toute suavité connue. « Les montagnes, » dit le Prophète, « feront goûter la douceur, et les collines feront couler le lait. » (Joel. III, 18.) Le lait est doux, mais il n'est point la douceur. Quant à la douceur, elle est douce, elle est douceur, c'est d'elle que reçoivent leur saveur délicate toutes les choses qui sont douces, soit dans un genre différent, soit à un degré supérieur : ce qui est doux en participant à la douceur, cesse de l'être, si on le compare à cette source de suavité. Voilà pourquoi on l'appelle simplement douceur, sans spécifier telle ou telle espèce en particulier, afin que l'énergique simplicité du mot fasse entendre l'immensité de la réalité. Cette réalité, le Prophète l'avait aperçue comme profonde et infinie, il voulait la faire connaître, et il ne put l'expliquer : « l'œil, ô Dieu, n'a pas vu sans vous, ce que vous avez préparé à ceux qui vous attendent. » (Is. LXIV, 4.)

3. Cet abîme sans mesure de la majesté divine dépasse les étroites limites du cœur et de la bouche de l'homme ; à peine, comme par de légères fentes, nous en arrive-t-il quelques suintements. Comment renfermer dans des

paroles ce que le sentiment n'atteint pas ? Car si on lit qu'en quelques points l'esprit scrute tout, même les profondeurs de Dieu, il n'est point dit qu'il les pénètre. Nous n'avons ni le temps ni les forces, pour entrer dans cet intérieur ; pour nous lancer dans cette immensité ; pour plonger la tête dans cet abîme de splendeurs cachées, et mouiller nos cheveux de ces gouttes de la lumière et non de la nuit, (car, dit le Prophète (Is. XXVI, 19.) cette rosée est une rosée de lumière,) pour en faire rejaillir ensuite quelque chose sur vous. Ce sont des gouttes de ce genre que vous me demandez, vous les voulez en petite quantité, mais en excellente qualité, et vous avez bien raison. Vous savez en effet, qu'à toutes les pages de l'Écriture, les choses subtiles sont préférées à : celles qui coulent avec abondance, les gouttes aux courants, les menues aux fortes. Aussi, la loi ordonne de répandre le sang des animaux qui sont immolés dans les sacrifices, et de faire goûter celui des oiseaux (Exod. XXIX, et Lev. V.) : l'autel, qui est dehors, et sa base en sont arrosés ; mais ce qui est au-dedans, l'autel et le voile ou en sont légèrement touchés ou aspergés sept fois. (Levit. IV et XVI.) Nous lisons aussi que la manne était menue, (Exod. XVI,14,) et que l'encens est réduit en poudre : pour vous apprendre à rapporter ce que vous trouvez dans les Écritures, de grêle et de ténu, à des sens spirituels et à des interprétations mystiques.

4. Ce sont ces détails qui provoquent en vous une soif plus ardente. Soif excellente : mais plaise au ciel, comme nous le lisons, que celui qui est ivre prenne celui qui a soif, (Deut. XXIX, 19.) cet ivre, dont il est dit qu'il est « plein de grâce et de vérité : » (Joan. 1, 14.) cet ivre, de la plénitude duquel nous avons tous reçu : lui qui est tout à la fois ivre et enivrant, qui est en même temps et celui, qui verse à boire ; et la coupe où l'on boit, le vase et le breuvage, le vin pur et mêlé car la sagesse a mélangé le vin dans son calice. (Prov. IX, 2.) O coupe enivrante, que vous êtes brillante ! tout à fait brillante, radieuse de vérité, enivrante de bonheur. C'est en elle que sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu. (Col. II. 3.) Délicieux mélange en lequel la grâce s'unit à la vérité, la science à la sagesse, les choses humaines aux réalités divines. Ce qui appartient à la [293] divinité, est tout à fait pur, rien n'y est composé de parties, rien n'y est soumis comme une matière, rien ne subit comme une forme, rien n'y est altéré par la diversité soit simultanément soit par succession : mais toutes ces choses, qui en nous et par nous reçoivent de noms et des sens distincts, concourent ici, et forment une simplicité essentielle, sans variation, un mélange que rien ne peut diviser. Voilà les attributs purs et simples : mais considérez-les mêlés aux qualités humaines, en l'unité de personne, par le mystère de l'incarnation, en notre

Seigneur Jésus-Christ : de même qu'il y a l'unité de la personne, de même il existe la Trinité de l'essence : au-dehors le corps, au-dedans l'esprit, Dieu au fond. En lui l'éternité a commencé, l'immensité s'accroît, la puissance a défailli, l'opulence s'appauvrit, la sagesse né sait pas, et la parole se tait : « il ne criera pas, » dit le Prophète, « et sa voix ne se fera pas entendre au-dehors. » (Is. XLII, 2.)

5. Qu'est-ce que nous lisons, ô bon Jésus : « la sagesse, crie dehors et sa voix retentit sur les places ? (Prov. X, 20.) N'êtes-vous pas la sagesse, sortie de la bouche du Très-Haut ? Comment donc se fait-il qu'elle crie dehors et que vous ne criez pas ? votre voix ne s'entend pas à l'extérieur, et celle de la sagesse retentit sur les places ! N'êtes-vous pas cette sagesse dont parle l'Apôtre : « le Christ nous a été fait, par le Seigneur, Sagesse ? » (I Cor. I, 30.) Fait pour nous à la vérité, mais né Sagesse en lui-même : fait pour nous, mais nous plutôt faits Sagesse en lui ; car en le Christ Jésus, nous avons été créés, et dans les bonnes oeuvres, et aussi dans les pieux sentiments. Bien plus, nous sommes en lui, et lui est en nous. « Mes petits enfants, que j'enfante de nouveau, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous. » (Gal. IV 19.) Il est formé en nous pour la vie, il est formé pour la vérité. « Je vis, » dit l'Apôtre, « ce n'est plus moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » (Gal. II, 20.) Conséquemment, ce

saint personnage ne pouvait-il pas dire : je suis sage, mais ce n'est pas moi, c'est Jésus-Christ qui est sage en moi ? Tout est en moi : en moi, la rédemption ; en moi, la sainteté, en moi, la sagesse. Bien n'a de sagesse en moi, Seigneur, si ce n'est vous, mais vous n'avez de sagesse en moi, que si je vous goûte et si je goûte en vous les biens d'en haut. Car la gloire est dans la confusion de ceux qui ont du goût pour, les choses terrestres : « Le Prophète » dit avec raison : que celui « qui se glorifie, qu'il se glorifie de vous savoir et de vous connaître. » (Jer. IX, 24.) Comment donc il est sagesse de Dieu et sagesse de Dieu : sagesse en vous, et sagesse en nous : opérant au-dehors et inspirant au dedans ; apparaissant dans l'œuvre et ouvrant dans le cœur : qu'est-ce donc que ceci, dis-je, que la sagesse crie au-dehors, et que vous ne criez pas ? Votre voix ne se fait pas entendre à l'extérieur, et la sagesse fait retentir la sienne sur les places publiques. C'est peut-être que criant la science aux ignorants, vous n'êtes pas encore entendu de manière à produire dans les esprits la pleine connaissance. Vous criez au-dehors, par les indices, vous nous marquez ce que vous êtes : et aussi vous ne criez pas, en cachant votre essence. Heureuse l'oreille qui peut saisir les [294] veines du passage de ce léger murmure. Ce sont des veines, parce qu'elles communiquent la vie, qu'elles sont cachées et fermées ; et parce qu'il

s'en échappe pour nous, quelque chose de plus voisin du murmure ou même du silence, que du cri.

6. Grandement admirable est l'essence de cette majesté, elle est cachée et trop subtile pour que notre cœur lourd et épais puisse l'a saisir : pour la comprendre, tout cœur créé est trop grossier. Voilà pourquoi elle s'entoure d'énigmes et s'en revêt comme d'une couverture sensible ; elle se tempère par un certain mélange d'ombres et d'œuvres ; enfin, dans, le mystère de l'Incarnation, elle prend un extérieur visible pour être plus facilement saisie, recevoir des hommages plus fréquents, être retenue plus longtemps, et être traitée avec plus de dévotion. Car tout ce qui touche à Jésus-Christ ; se trouve subtil, si on le discute, et utile, si on le pratique ; Agréable à la bouche, féconde dans la pratique, douce à la méditation ; cette doctrine est quelque peu dure, à raison de l'imitation qu'elle réclame. Ce côté paraît affligeant au-dehors, mais elle est arrosée et aspergée par la grâce qui la rend tendrement rude, suavement amère, aride et onctueuse ; et comme brûlée sur le gril de la croix, elle est inondée de l'huile de la sainte espérance, comme il est écrit : « Nous réjouissant dans l'espérance, patients dans la tribulation. » (Rom. XII, 12.) De même on trouve dans les Cantiques : « J'ai bu mon vin avec mon lait : » en ce passage, les mamelles de l'épouse sont

comparées aux grappes de la vigne. Grappe délicieuse ! foulée par le pressoir de la croix, elle a adouci en nourriture de lait le vin amer et mêlé de myrrhe de la passion, elle a transformé les blessures en mamelles. Pour qui les contemple, ce sont des mamelles ; pour qui agit, c'est du vin : suaves à qui les médite, elles sont légèrement amères pour qui les imite. Nous savourons dans ces mamelle, un avant-goût des joies futures dans ces grappes de raisin, par une sorte d'ivresse, nous calmons les mouvements de la chair : dans les mamelles, nous sommes transplantés en Jésus-Christ pour mener une vie nouvelle ; dans les grappes de raisin, nous sommes ensevelis pour mourir avec lui Les mystères sacrés sont des mamelles pour nous, quand par la vertu et les mérites de la passion du Seigneur, nous espérons les biens éternels de la grâce : ils sont des grappes quand, voulant imiter les souffrances du Fils de Dieu, nous éloignons notre esprit des sensations de la chair. Par les mamelles, nous sommes réformés en partie selon la perfection totale que nous espérons ; dans les grappes, nous sortons peu à peu de l'état actuel pour être transformés, pour être rendus conformes à l'image, selon laquelle nous avons été créés : « Lorsque le Christ se montrera, nous lui serons semblables. (I. S. Joan, III, 2.)

7. Maintenant, nous ne connaissons certainement qu'en partie. Jusqu'à ce que le

Seigneur nous révèle entièrement ce qu'il nous a caché pour notre profit, repassons avec piété dans notre esprit, soit les biens qu'il nous a obtenus, soit les maux qu'il a supportés, contemplant non-seulement ses joies, mais encore ses souffrances. Viendra un temps où les délices tiendront toute la place, et alors la mort sera absorbée dans sa victoire. C'est là ce que veut dire la suite. « Je monterai sur le palmier et j'en saisirai les fruits. » (Cant. VII, 8.) On atteint véritablement la [295] palme, lorsque la mort, le dernier ennemi, est détruite. La palme va bien pour former les couronnes des vainqueurs. « Votre taille est semblable à celle du palmier. » C'est par la foi que nous nous tenons debout, par la foi que nous triomphons : « Car la victoire qui subjugué le monde, c'est notre foi. » (1. Joan. V, 4.) Excellente victoire celle qui vainc le monde, meilleure celle qui terrasse la mort : par le foi nous vainquons le monde, par la foi nous vainquons la mort. « Vous avez, » dit l'Apôtre, « votre fruit pour la sanctification, pour fin la vie éternelle. » (Rom. VI, 22.) « Car la vie éternelle consiste à connaître le vrai Dieu. » (S. Joan. XVII, 3.) La connaissance est donc le terme, la foi est le commencement : nous sommes debout par la foi et nous nous acheminons vers le but ; par la foi, nous sommes toujours stables et fermes, les caresses de ce monde ne nous fléchissent pas, ses menaces ne nous ébranlent point : nous

marchons vers le but, dépouillés du poids de la corruption, n'ayant pas besoin des secours du monde, ne souffrant pas de ses attaques.

8. Ne passons pas sous silence, la distinction qui se trouve en ce lieu, d'abord on compare au palmier et ensuite on est pris pour palme : ce passage n'exprime pas de similitude, il indique l'union. « L'homme qui s'attache au Seigneur devient un seul esprit avec lui : (I. Cor. VI, 17.) il est tout, esprit ; inondé et pénétré d'une joie et d'une lumière spirituelles, il se perd tout entier et ne saisit que son Dieu seul ; il ne se perd point par ces afflictions médicinales qui font « qu'en quittant son âme pour le Seigneur, on la retrouve de suite. » (Matth. X, 39.) Mais par un procédé bien plus heureux ; une vaine curiosité ne l'étend ni loin de lui, ni au-dessous de lui : des soucis inévitables ne l'attirent pas sur ce qui l'entoure, et les jouissances privées ne le concentrent pas en lui. Occupée et absorbée par la pensée des choses divines, son âme jouit d'une tranquillité parfaite, éclairée qu'elle est par une douce sérénité et enivrée de délices : sécurité sans danger, sérénité sans nuage, suavité suivie d'un contentement ineffable.

9. Mais ces jouissances sont le partage de ceux qui, déjà sevrés du lait, prennent leur repas solide avant d'entrer dans la gloire : elles sont établies au-dessus de nous, nous ne pouvons pas les saisir. C'est pourquoi, éloignés de ces saints

banquets, revenons aux mamelles, des banquets de la contemplation, aux mamelles de la consolation, aux mamelles et aux grappes de raisin : de la simplicité pure et simple de cette nourriture céleste, à ce breuvage mêlé que la sagesse nous a préparé dans cette coupe, en laquelle habite toute la plénitude de la divinité. C'est d'elle qu'il est écrit : « Votre ombilic est une coupe tournée, n'ayant jamais besoin de vases. » (Cant. VII, 2.) Que l'ombilic de votre âme soit donc aussi comme une coupe tournée, affaiblie et polie par la force et l'habileté du fer, rendue légère et rapace : afin que vous puissiez recevoir la liqueur d'en haut et vous en rassasier, méritant qu'on vous applique cette parole : « Votre ombilic est une coupe tournée, n'ayant jamais besoin de vases. » À la femme prostituée, on dit : « Au jour de votre naissance, votre ombilic n'a pas été coupé. » (Ezech. XVI, 4.) Combien aujourd'hui, au jour de leur nativité, et au début de leur conversion, coupent leur ombilic, et donnent ensuite toute liberté au [296] reste de leur chair ! commençant par l'esprit ils terminent par la luxure ! Que votre ombilic soit non-seulement coupé, mais taillé autour et toujours circoncis, dans une égalité parfaite : afin que, toute corruption retranchée ainsi que toute vigueur du corps, la source des eaux vives coule sans relâche de cette coupe spirituelle, et que désormais vous ne veniez plus puiser ici.

TRAITÉ VII.

(À l'abbé Roger.) Ce traité a deux parties. Dans la première, l'auteur attaque les ambitieux et les présomptueux. Dans l'autre, il loue Roger des qualités qui le rendent propre à la prélature et l'exhorte à la persévérance.

PREMIÈRE PARTIE.

1. Vous demandez, mon cher Roger, de vous persuader de conserver la fonction que vous avez, et d'adoucir, par mes réflexions, la crainte que vous inspire un pouvoir environné de périls. C'est vouloir que je jette de l'huile sur le feu, et qu'à l'occasion d'un seul, j'enflamme, par le souffle de mes paroles, la cupidité de plusieurs, déjà si ardents d'elle-même. Mais, pourquoi parler de souffle ? « Une légère haleine, » ainsi qu'il est écrit, « fera brûler des charbons semblables. » (Job. XII, 12.) Qui que vous produisiez en cette matière, il sera un orateur assez éloquent et il persuadera facilement : là où les cœurs de presque tous les hommes sont attachés irrévocablement, tous, nous inculquons parfaitement tout ce qui se rapporte à ce sujet : quand on arrive à un objet qui plaît, il ne faut pas de travail, il ne faut pas répandre les paroles en l'air. C'est de ce travers que se moqué le prophète en se le reprochant : « Dites-nous des choses qui nous plaisent, voyez des erreurs pour nous, ne dites pas ce qui est juste et droit. » (Is. XXX, 10.) Excellente cause qui, par elle-même et de son propre fond, remplit le rôle

de l'orateur, et sans les secours de l'art, attire et fléchit les âmes des auditeurs. Cette persuasion sera inutile et elle ne tend qu'à rendre méchants les cupides, qu'à enlever le faible obstacle de pudeur qui seul semble s'opposer à l'ambition, et qui renferme les mouvements violents du cœur, comme les eaux de la mer dans une outre. Elle ouvrira non la fenêtre, mais la porte, et fera tomber sur une fournaise déjà embrasée, toute la violence de ses soufflets. La tige de l'ambition est assez vigoureuse, et l'homme y donne ses fruits comme dans une terre joyeuse, ou plutôt il y développe la force luxuriante de toutes ses puissances.

2. Voilà la racine d'amertume qui, en s'élevant, donne de l'embarras ; par elle beaucoup sont souillés et on ne peut l'extirper : et pourquoi demandez-vous qu'on l'arrose ? Cette plante vivace pullule sous la main de ceux qui l'arrachent, et vous voulez que par des exhortations, on la cultive avec soin ? Car si ce germe maudit est mort en vous, de toutes parts il croît autour de vous, et vous étant adressée avec utilité, mon exhortation, tombant sous les yeux des autres, causera leur ruine. « Cette plante se rencontre partout, elle se propage comme la bruyère dans le désert. » (Jerem. XVII et XLI.) Et je ne sais si nulle part, elle se développe davantage que dans les terres où la soif se fait sentir, et où croupissent les eaux amères. Voyez ceux dont

[297] la peau est desséchée, dont le jeûne a fait pâlir le visage, dont le travail a rendu les mains dures et pleines de callosités, qui s'éloignent et rêvent dans la solitude, qui sont couverts de sacs, et dont la vermine rongeaient le corps ; voyez, dis-je, si dans la terre de leur solitude et de leurs misères, l'ambition ne multiplie pas avec abondance ces tiges nombreuses et vigoureuses. Et même, au milieu des arbres de vie du paradis et de ses plantations joyeuses, au séjour où l'homme n'avait pas le voile des habits pour cacher ses péchés ; dans ce sol si fertile, cette tige maudite parut. Dieu avait pourtant créé tous les êtres fort bons.

3. Mais pourquoi parler du paradis ? La solitude du ciel, les élévations angéliques d'où étaient bannies éminemment la faiblesse et la condition humaine, produisirent aussi cette plante dans sa malheureuse fertilité. Le pauvre en est dans la chute de ces esprits qui s'efforçaient de s'élever en sens contraire. Écoutez ce que dit leur prince : « Je placerai mon trône sur les astres du ciel, je monterai par-dessus la hauteur des nuages, je serai semblable au Très-Haut. » (Is. XIV, 13.) Ces sentiments, il ne les exprimait pas de bouche, il les disait par ses désirs ; non parmi les astres, dit-il, non parmi les nuages, mais « sur les astres et au-dessus de la hauteur des nuages. » Créé donc au milieu des étoiles du matin et l'un des Fils de Dieu, non content de partager le sort des

autres, il voulut posséder seul le sanctuaire de Dieu, et s'asseoir sur « la montagne du testament, » car l'héritage paternel est transféré par le testament. « Je trônerai sur le mont du testament. » Où vise une témérité coupable ? Pourquoi vouloir usurper à votre profit ce qui appartient au Fils unique ? C'est lui qui est le Fils ; lui qui est l'unique ; lui, l'image du Dieu invisible ; lui, la splendeur de sa gloire et la figure de sa substance, et vous dites : « je serai semblable au Très-Haut ? » Vous lui serez semblable, vous ne l'êtes donc point encore. Quant au Fils unique, il lui est toujours et entièrement semblable, il n'a pas reçu cet honneur par l'adoption, il le tient de sa naissance ; ces droits de la puissance paternelle, il les a obtenus, non par grâce, mais par nature. Le ferme, l'immuable et l'éternel testament de l'essence divine, c'est l'unité indivisible ; et vous avez l'audace de vouloir gravir cette montagne du testament ? « Je m'élèverai au-dessus des astres et au-dessus des hauteurs des nuages. » C'était bien assez d'avoir poussé la témérité jusqu'au point d'oser n'être pas content des biens qu'on avait reçus en communauté avec les autres. Là, vous pouvez placer la borne de votre orgueilleuse prétention et le terme auquel vous aspirez. « Je serai semblable au Très-Haut. » Vous dépassez la hauteur des nuées et vous vous comparez au Très-Haut ? Vous dépassez ceux qui ont été créés avec vous, et vous vous égalez au Créateur ? Voilà

des désirs désordonnés, vous avez usurpé une élévation qui ne vous est pas due : c'est pour cela que vous avez été renversé de votre place et du lieu où vous étiez assis, et « votre orgueil a été plongé jusque dans l'enfer. » Le Seigneur vous avait planté comme une vigne choisie, comme une tige franche ; mais vous, au jour même qui vous vit planter, vous êtes devenu soudain une vigne sauvage, et avant la moisson, vous avez laissé tomber toutes vos fleurs. Vous avez fleuri, mais vos fleurs ont été stériles, elles n'ont pas été réservées pour donner leur fruit [298] à la récolte ; elles ne sont point arrivées à la maturité ; mais comme il est dit ensuite au même endroit : « Une plante parfaite a germé sans être mûre : aussi vos rameaux ont été coupés, rameaux stériles et infructueux qu'a retranchés la faux de la justice divine. Et vous-même, selon l'insulte que vous lance le Prophète, (Is. XXXIV.) comme une souche inutile, vous avez été jeté du lieu de votre repos et de votre gloire, et désormais votre séjour a été fixé au centre de la ruse et au milieu de la douleur. Cette tige de l'orgueil pouvait paraître dans le paradis, mais elle n'y pouvait rester, car toute plante que le Père céleste n'a pas mise en terre, sera arrachée. (Matth. XV, 13.) Vous avez voulu vous fixer dans un lieu qui ne vous était pas dû, aussi, comme un germe bâtard, vous n'avez pas poussé de profondes racines. Et personne ne prend pour lui l'honneur, il faut qu'il soit appelé

par le Seigneur : vous avez usurpé ce qui ne vous convenait nullement, aussi vous avez perdu ce qui vous avait été donné.

4. Hélas ! aucune région, aucun lieu n'est à l'abri des invasions de cette plante. Cette racine de cupidité fait pulluler ses rejetons partout, partout elle les fait produire leurs fruits, elle couvre la face de la terre, et comme si elle se souvenait du premier séjour qui la vit paraître, elle s'attache de préférence à ceux qui portent l'image du Père céleste. Quand donc, Seigneur, arracherez-vous cet arbuste infidèle, ce germe étranger ? Quand s'accomplira ce qu'a dit le Prophète : « La vigne de Sabama est devenue déserte, les maîtres des nations ont coupé ses fléaux. » (Is. XVI, 8.) Sabama signifie « soulevant une hauteur. » Qu'est-ce que soulever une hauteur, sinon exalter ses mérites ? « Je ne suis pas, » disait le pharisien, « comme le reste des hommes. » (Luc. XVIII, 12.) Le Christ nous a donné d'autres leçons : « Quand vous aurez tout accompli, dites : nous sommes des serviteurs inutiles. » Il m'a appris, non à exalter le mérite des vertus et des oeuvres, mais à le diminuer : il l'a enseigné et il l'a pratiqué, comme il est écrit « Jésus commença à faire et à instruire. » (Act. I, 1.) Car, étant « en la forme de Dieu, il s'anéantit lui-même. » (Phil. II. 7.) Et il devint comme le reste des hommes, il abaissa sa grandeur, et vous exaltez la vôtre ? Qu'entend-on par la vigne de

Sabama, sinon les sentiments d'une âme orgueilleuse, le sentiment qui s'élève contre la science de Dieu, ce sentiment dont l'Apôtre dit : « Ayez en vous les sentiments qui se trouvent dans le Christ Jésus, etc. » Et encore : « N'ayant pas des sentiments élevés, mais marchant d'accord avec les humbles. » (Rom. XII, 16.) Écoutez une pensée superbe, qui s'exalte et s'évanouit comme la fumée : « Je visiterai, » dit le Seigneur, « le fruit du cœur orgueilleux du roi de Babylone et (arrogance de ses yeux. Car il a dit : j'ai agi dans la force de mon bras, et j'ai compris dans ma sagesse. » (Is. X, 12.) Et ailleurs : « N'est-ce pas là cette Babylone que j'ai bâtie ? » (Dan. IV, 27.)

5. Vous avez entendu l'expression de ce sentiment orgueilleux qui s'exalte ; vous avez compris quelle est cette vigne de Sabama. Plût à Dieu qu'elle fût abandonnée et que personne ne la cultivât ? Écoutez à présent l'Apôtre, écoutez le maître et le docteur des Gentils : « Car les rois des nations ont coupé ses tiges. » Entendez comment il menace Sabama de châtement : « N'ayez pas de superbe, mais [299] craignez. Ordonnez aux riches de n'avoir point de sentiments orgueilleux. » (I. Tim. VII, 17.) Ils ont fait disparaître ce qui se montrait, ils n'ont pu atteindre ce qui était caché. La racine, c'est la cupidité, la tige, c'est l'honneur, c'est l'élévation ; la concupiscence est comme la racine, les soucis sont comme les pampres. Remarquez l'énergie de

ce langage, nous, nous pensons que les délices se trouvent dans les places élevées, le Prophète les appelle des fléaux. Ils flagellent véritablement, ils écorchent l'âme et blessent le cœur tendre, et appliqué à aimer Jésus-Christ. Bien malheureux celui que les choses du dehors ont endurci, au point qu'il ne les regarde pas comme des fléaux, mais comme des joies. « Ils m'ont flagellé, et je ne l'ai pas senti. La vigne de Sabama est devenue déserte. (Is. XVI, 8.) Vraiment abandonnée de nos pères qui surent cultiver, non leurs terres, mais la piété, qui s'attachèrent, non à la fortune, mais à la religion. Autres temps ! autres mœurs ! À présent, tous entretiennent en eux les sentiments du monde, ils se glorifient d'en avoir l'esprit et la sagesse, cette sagesse qui est folie devant Dieu, qui ne sait pas et même ne peut pas être soumise à la loi de Dieu. La cupidité en effet ne peut obéir à la charité, elle ne sait pas porter les fardeaux des autres : mais bien plutôt, elle met les siens sur les épaules des autres. Quêteurs insatiables, distributeurs très-avares, c'est en eux que Saül naît véritablement de Cis. Cis signifie dur. Saül se traduit par demande, c'est-à-dire, l'avidité vient de l'avarice, et la dureté de l'étroitesse. L'aquilon est un vent rude, c'est lui qui a gelé les eaux ; l'autan est doux ; quand il souffle, les aromates de la miséricorde et de la charité se mettent à couler. Cis est un père dur ; doux est celui qui a donné naissance à Jésus-

Christ : « afin que vous soyez, » dit le Sauveur, « les enfants de votre Père, qui fait lever son soleil sur les bons et les méchants. » (Matth. V, 45.)

6. Quelle différence on trouve dans ceux qui estiment les choses, quand il s'agit d'acheter, non les oeuvres mais les marchandises, et d'en faire le commerce ! Avec quelle habileté, ils tirent de l'ouverture de leur sac double poids ! Ils semblent nés et élevés non pour être moines, mais pour être trafiquants : c'est ce goût qui domine en eux, celui qu'ils ressentent pour le Christ est assez tenu, assez médiocre et assez sec. C'est pourquoi le Prophète s'écrie : « A qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé ? Et il montera comme un maigre rejeton devant lui, et comme une tige qui sort d'une terre desséchée. » (Is. LIII, 1.) En eux, rien de robuste, rien d'élevé, tout est faible et bas, et à part la racine de foi simple, ils ont à peine quelque teinte de la sagesse divine et plus haute ; saint Paul dit : « Fructifiant et croissant dans la science de Dieu. » (Col. I, 10.) Eux, au contraire, non contents de leur propre ignorance, ils méprisent les connaissances des autres, et, appréciateurs jaloux, ils appellent imbécillité, l'étude de la sagesse ; ils flétrissent du nom de folie ou d'orgueil, la prudente subtilité qu'on apporte en ce travail, gagnant le pain qui périt et non celui qui reste pour la vie éternelle : et si parfois ils rentrent des champs dans la maison, ils sont indignés en entendant les chœurs et leurs

symphonies, ils murmurent à la vue de la joie de leur plus jeune frère. C'est un excellent jeune homme, celui dont l'Apôtre parle en ces termes : « Revêtez le nouvel homme qui a été créé selon Dieu. » (Eph. IV, 24.) Oui, bon jeune homme dont l'Apôtre dit encore : « Une nouvelle créature en Jésus-Christ, les choses vieilles ont passé, tout est devenu nouveau. » (II. Cor. V, 17.) Imprudent fut l'ainé, il connut la fatigue, il ne connut pas la joie. Il est vraiment vieux, il persiste à vivre dans ce qui est passé, il prend souci de ce qui est du vieil homme, il s'occupe de la chair, non en se livrant [300] à ses délices, mais en s'abandonnant à ses préoccupations ; dans le désir qui le dévore de vouloir acquérir beaucoup de possessions, sinon d'en user sans tempérance. « Ces hommes, » mais « qui, » dit l'Apôtre, « veulent devenir non luxurieux, mais riches, tombent dans des désirs nombreux, inutiles et nuisibles. » (I. Tim. VI, 9.) Le désir inutile et nuisible se trouve, lorsque amené par le besoin, il est augmenté par trop de soucis. L'ardeur de posséder est une mauvaise soif. Voilà la terre altérée d'où la racine de la foi et de la piété, germe des tiges basses et grêles, qui s'élèvent à peine au-dessus du sol. Il ne peut manquer d'en être ainsi, là où les désirs du monde croissent dans toute leur force et multiplient librement leurs vains rejetons. Heureux qui les retranche de son âme, heureux celui en qui est déserte et abandonnée la vigne de

Sabama, cette vigne qui dresse sa hauteur, la hauteur de sa conduite, est un degré éminent vers la prélature. Sabama, en effet, signifie quelquefois conduite : car ceux qui semblent être parvenus en quelque sorte au début de la conversion, sont plutôt ces grandes tiges qu'agite le vent de l'ambition. D'elle-même, cette plante se développe suffisamment : elle pousse là où elle n'est pas semée, et elle croit quand elle est coupée : ainsi, elle n'a pas besoin d'être mise en terre, mais bien d'être enlevée ; il faut, non la cultiver, mais l'extirper.

7. Assez sur ce sujet, car il n'est pas utile de faire pour les autres l'exhortation que vous me demandez. Mais puisque nous avons déjà dit quelque chose contre l'ambition, il convient de ne point garder un silence absolu sur la matière de la présomption. Nous avons déjà attaqué en partie ceux que leur cupidité particulière fait aspirer aux hautes places : confondons, ou plutôt avertissons aussi ceux qui se glorifient d'être contraints de les accepter sous prétexte de charité fraternelle. Par un sentiment de charité fraternelle, par un sentiment louable, ils trouvent lourde l'occupation qu'imposent ces charges, le repos leur serait agréable : mais une pensée vaine, bien plus, une pensée insolente et orgueilleuse, leur fait craindre d'abandonner la prélature, de peur qu'il ne se rencontre personne à qui on puisse la confier. ceux qui l'éprouvent sont sages à leurs

propres yeux et prudents devant eux-mêmes : non contents de cette place remplie de vanité, comme Élie, ils se regardent comme restés seuls. (III. Reg., XLX, 44.) Ils se considèrent comme un Moïse, mais au-dessus de ce saint personnage. Car il disait « Seigneur, pourvoyez à envoyer un autre Prophète, » (Exod. IV, 13) ; eux disent : il n'est pas d'autre homme que vous puissiez envoyer. « Un homme, » dit Isaïe, « prendra son père, le domestique de son père tu as un vêtement, sois notre prince. » Que répond-il ? « Je ne suis pas médecin, et dans ma maison il n'y a ni pain ni vêtement. Ne faites pas de moi un prince. » (Is. III, 7.) Comme s'il disait. il ne suffit pas que j'aie un vêtement, s'il n'est pas assez grand pour que j'en fasse part aux autres. Pour occuper les charges supérieures, ce n'est pas assez d'avoir le vêtement de la discipline, le vêtement de la conduite et de l'observance extérieure, de régler l'homme extérieur, qui en toute action me sert comme d'un habit, cela ne me suffit pas, cela suffit encore moins pour les autres. Ce qui est loué en moi est bien peu de chose, on est en droit [301] d'exiger davantage. C'est peu que je sois sain, si je ne puis pas guérir les autres. Aussi il dit. « Ne m'établissez pas prince, je ne suis pas médecin, dans ma maison il n'y a ni pain ni vêtement. » Je ne suis pas médecin, dit ce personnage, et celui-ci dit : je suis seul médecin. De quelque côté qu'il porte ses regards, il ne voit

que maladresse, impureté, ruse ou paresse, seul, il se trouve serviteur fidèle et prudent : voilà pourquoi il dit en sa pensée n'établissez pas d'autre chef que moi, de crainte qu'un enfant ne soit votre prince, ou que des efféminés ne vous gouvernât. Ces hommes-là n'ont point besoin de la persuasion que vous cherchez auprès de moi. Bien qu'ils ne se réjouissent pas de la place élevée qu'ils occupent, ils se consolent cependant par les résultats de leurs travaux : le désir de la paix et du repos, leur font fuir le travail, mais d'un autre côté, ils tressaillent de joie à la vue des fruits abondants de leurs oeuvres. J'arrête ici le cours de mes paroles, parce que vous êtes déjà appelé ailleurs, et même peut-être, comme c'est l'usage, vous êtes sollicité par plusieurs occupations.

SECONDE PARTIE.

Il y loue Roger comme possédant les qualités propres à la Prélature, et lui ordonne de ne pas la déposer : cependant il lui en expose d'abord les difficultés et les charges.

1. Dans le discours qui précède, nous nous sommes attaché à réprimer à la fois les présomptueux et les ambitieux : dans celui-ci, nous voulons exciter ceux qui craignent plus qu'il n'est juste. Quelle différence, grand Dieu, entre les uns et les autres ! Quel déluge de calomnies venues du siècle a fait tomber la plumé de mes doigts, et a également écarté du sujet que je traitais, et ma main et mon esprit ! Je suis tombé

véritablement en la pleine mer et la tempête m'a englouti. Quand est-ce, ô bon Jésus, que vous m'arracherez au tumulte de ces flots ; et sinon à la tempête, du moins à la pusillanimité de la lame ? L'orage gronde et grandit de toutes parts, et moi je suis faible d'esprit, mon cœur n'est pas large ; je ne puis, par le souffle de mes méditations, apaiser le choc des nuages et calmer la rage des vents. Je ne puis, dans le vase de mon cœur, allier la joie spirituelle aux disputes bruyantes. « Ma couche est étroite, » ainsi que s'exprime le prophète, « il faut que l'un des deux tombe, et une couverture étroite ne peut en abriter deux. » (Is. XXVIII, 20.) Le saint Patriarche Jacob goûtait tour à tour les embrassements de ses épouses, et ne pouvant les tenir à la fois toutes les deux embrassées, il passait difficilement de la couche de l'une en la couche de l'autre. Heureux à son jugement, s'il avait pu appartenir entièrement à la seule Rachel. Assailli par de si fréquents assauts, notre esprit aurait pu en être réchauffé, et devenir plus dur par l'expérience même contre l'adversité. Et souvent il s'endurcit par les épreuves nombreuses qui s'élèvent contre lui. O que de fois, je me crois assez fort pour résister aux tourbillons du monde [302] qui fondent sur moi ! Ce n'est pas que je veuille disparaître, et, comme il est écrit, me dérober au vent et me mettre à l'abri de l'orage. (Is. XXXII, 2) Mais si quelquefois mon âme s'alanguit dans les doux embrassements de

Rachel, je rentre de suite dans ma tendresse ordinaire, et je deviens dur et fort pour résister aux tribulations. Je ne trouve rien de mieux que de fuir, par le changement d'une humble place, les injures qui se font sentir, et que d'entrer, à la face d'un tel danger, dans les cavernes des rochers.

2. Malheur à celles qui sont enceintes et qui nourrissent, surtout en ces jours ! Très-heureuses les mamelles qui n'ont pas allaité ; car celui qui a besoin de se nourrir de lait est petit enfant, il porte une âme trop faible pour supporter la détresse et la perte de ses biens. Tels sont ceux pour qui il faut poursuivre des procès, demander des conseils, sonder les gouverneurs, repousser les ravisseurs, confondre les plaideurs, récompenser les juges, rendre conformes au siècle ceux qui, avec saint Paul, vivaient dans les cieus. Des temps furent, où nous sucions le lait des nations, où la mamelle des rois nous allaitait, et voici qu'on nous réclame avec instance ce que peut-être nous avons sucé avec un peu d'intempérance. Mais quand on presse avec trop de violence des mamelles arides, avec le lait des sujets temporels on fait couler le sang, non point le sang du corps, mais celui de l'âme ; ce sang vital et intérieur qui est renfermé dans les veines de l'esprit, ce sang dont le Prophète dit : « mon âme, bénis le Seigneur et que tout ce qui est en moi, exalte son nom qui est saint. » (Ps. CII, 1.) C'est ce sang, dis-je, qu'on boit et qu'on absorbe avec

trop de précipitation. Hélas ! comme tout est soumis au changement et à la vicissitude ! Dans la guerre est la paix pour nous, et dans la paix la guerre. Dans la paix se trouve une amertume insupportable ; mais pour nous qui sommes obligés de vaquer aux affaires du monde, nous que l'Égyptienne tient enveloppés dans le manteau de la Prélature, et astreint à la nécessité de pourvoir au bien des autres, qui sommes encore dans la vie animale, comme ceux à qui s'adresse l'apôtre ; « que tout âme soit soumise aux puissances plus élevées. (Rom. XIII, 1.) Quant à celui qui est spirituel, il juge tout et il n'est jugé par personne. » (I Cor. II, 15).

3. Mais à quoi bon tout ceci ? Est-ce pour vous faire abandonner entre les mains de l'Égyptienne, le manteau de la charge que vous avez reçue ? Pour que vous le quittiez, dis-je, et que vous le fuyez comme Joseph, parce qu'elle vous expose à des périls, ou que vous le déposiez avec David, comme trop lourd ? Car pour danser avec plus de facilité, il se dépouilla du vêtement qui le couvrait par-dessus. (II Reg. VII, 20.) Le corps a assez de sa lourdeur, et sa propre pesanteur lui est suffisamment à charge. Est-ce que je veux vous faire quitter l'habit de votre dignité ? Mais c'est le contraire que je me propose. J'ai entrepris en effet de vous persuader de ne pas laisser la charge pastorale ; vous l'avez reçue selon toutes les règles et vous l'administrez

comme il convient. L'ayant acceptée avec peu d'envie, vous êtes toujours disposé à l'abandonner, soit par la crainte du danger, soit par la soif du repos. Pour un homme qui éprouvait de tels sentiments, il était à craindre que, son esprit flottant dans une sorte [303] d'indécision, il ne se glissât quelque négligence dans son administration. Mais comment m'efforcerais-je de vous inculquer ce dont je me suis arraché presque la conviction à moi-même ! Il existe entre nous une différence très-considérable. Ouvrier malhabile, j'ai à me fatiguer beaucoup en travaillant une matière difficile ; pour vous, tout va au gré de vos désirs et répond à votre volonté.

4. Vous ne pouvez cacher ce que J'évidence publie. L'extérieur, si vous l'examinez, est riche et assuré : aucun besoin ne vous y gêne, pas une attaque qui vous inquiète. Votre monastère est placé en un lieu retiré et touffu, arrosé et fertilisé par le cours des eaux ; au printemps, la vallée, remplie d'arbres, qui l'entoure, retentit du chant agréable des oiseaux, charmes tels qu'ils rappelleraient un mort à la vie, qu'ils feraient disparaître les dégoûts de l'esprit le plus difficile, et amolliraient la dureté du cœur le plus indévot. Leur agrément représente les jouissances futures que nous réserve la félicité du ciel, ou nous reproduit quelques vestiges du bonheur que goûtait dans le Paradis terrestre, la nature

humaine dans son intégrité. Mais en ceci, me direz-vous, il n'est aucun mérite, aucune vertu. Je ne le puis nier, car toutes ces choses sont des moyens : si elles ne servent pas à acquérir des mérites, elles ne contribuent pas peu à faire goûter le repos. Ce sentiment ne nous éloigne pas des anciens qui ont légué la tradition de la vie religieuse, avec l'autorité d'un passé reculé et d'une pureté plus grande ; ce sentiment, dis-je, ne nous sépare pas d'eux, et ce qu'ils ont cru empêchement à la perfection, nous ne le prêchons pas comme instrument de sainteté. Ils ont prononcé que les lieux fertiles et agréables étaient un obstacle au progrès de l'âme : nous disons qu'ils sont le soulagement de celle qui est plus infirme ; et de celle qui ne peut pas dire encore « mon âme a refusé d'être consolée, je me suis souvenu de Dieu, et j'ai été réjoui. » (Ps. LXXXVI, 3.) « Je puis tout en celui qui me fortifie. » (Phil. IV, 13.) Les anciens Pères ont cherché des lieux horribles et arides, afin d'avoir de quoi pratiquer l'abstinence, et afin d'éviter de distraire l'âme par les préoccupations d'ici-bas. Ils se livrèrent avec plus d'entrain au travail corporel pour gagner la liberté du cœur, pour éviter la légèreté, qui promène l'âme sur toutes sortes d'objets, et aussi pour fuir la fatigue de faire des recherches. Ils donnaient aussi plus au travail des mains qu'à la culture des champs ; ils soulageaient par le gain du repos les besoins de la matière

faible ou plutôt nulle en eux ; peu les contentait, soit pour affliger le corps, soit pour soulager l'âme. Le cœur est en effet tristement distrait et distendu par bien des angoisses quand il a à pourvoir pour longtemps à beaucoup de besoins. Ils obéissent à leur époque ; obéissons à la nôtre. Notre âge, en déclinant, a établi d'autres mœurs. À présent, grâce à la Providence, il est des choses abondantes pour ceux qui restent, et il en est de curieuses pour ceux qui arrivent. Je n'appelle point arrivants ceux qui sont séculiers ; m'appartient-il de juger de ceux qui sont dehors ? Bien que chez eux non plus ne soit point observée la réserve ordinaire, ils supportent avec peine le manque là où ils croient qu'existe l'abondance de tout. Mais pourquoi rappeler ceux qui font un Dieu de leur ventre ? Ceux-là même qui professent et qui prêchent l'abstinence, les principaux de l'ordre, comme ils font les [304] dégoûtés dans les maisons étrangères, comme ils vont à la recherche des repas soignés et préparés avec art, comme ils rident le front, gonflent les narines et détournent les yeux si on apporte un plat moins délicat et moins festival.

5. Mais puisque la malice de ce temps en est venue à cet excès : votre main fournit à tout ; vous pouvez suffire à l'apparat et pourvoir à l'usage ordinaire, au besoin du pauvre et à la vanité du riche. Quoi encore ! Quels officiers avez-vous ? qu'ils sont vaillants, habiles,

appliqués, et, ce qui passe avant tout, fidèles ! A peine est-il nécessaire que l'on vous rapporte le résumé de l'administration des biens extérieurs. Presque jamais vous ne sortez du tabernacle du Seigneur ; on vous voit très-rarement (bien que les vôtres y paraissent quelquefois) dans les assemblées, dans les réunions, à l'entrée des places publiques, où sont à présent dispersées les pierres du sanctuaire. Il y a là une grande preuve que le trouble ne vous est point agréable et qu'il n'y a pas pour vous nécessité pressante de sortir. Votre main, votre œil, votre pied ne vous scandalisent pas ; s'il en était autrement, bien qu'avec douleur, il faudrait plutôt couper et séparer le membre de la tête, que la tête du corps. Vous n'avez donc sous ce rapport, aucun sujet d'abandonner votre office. Peut-être je paraîtrai vous faire souffrir et vous apporter des consolations trop douces, indignes d'une âme instruite et éprouvée. Quoi donc si la pauvreté se fait sentir, si surviennent tout-à-coup les injures, les calomnies, la gêne dans les ressources de la maison paternelle ou commune, la perte même du peu qui en avait été conservé, le danger de la part des faux frères, faudra-t-il que l'homme fort et fidèle succombe ? Faudra-t-il quitter la place, et, contre l'avis de saint Paul, abandonner l'assemblée. (Heb. X, 25.) Loin de là, il faut la garder, il faut la défendre avec d'autant plus de courage que les temps sont plus dangereux. Vous

avez passé par tous ces genres de mort : et vous qui avez couru à travers tant de difficultés, vous cesseriez de marcher, quand vous vous trouvez dans un terrain en plaine ? Ou bien, après avoir supporté la privation, vous ne saurez pas être dans l'abondance ayant éprouvé la faim avec saint Paul, vous ne sauriez pas être rassasié avec lui ? (Phil. IV, 12.) Bien plus, dans la bonne et la mauvaise fortune, vous avez fait preuve d'un esprit bien formé, continuant sans relâche, et comme par un fil non interrompu, la suite de l'administration que vous avez commencée. Pour moi, laissant dans l'ombre ces choses plus élevées, j'ai voulu prendre une route plus basse et vous rappeler ce qui peut éloigner de vous les causes d'inquiétude : nous avons su que dans la plus grande pauvreté, vous étiez toujours tranquille, travaillant plus par votre foi et vos mains que par une mendicité honteuse ou un vil trafic.

6. Mais puisque nous avons beaucoup parlé de la facilité de l'administration, il est juste de ne pas omettre de parler de l'habileté qu'elle réclame. Dirai-je l'habileté ou la grâce ? Disons-mieux, l'habileté et la grâce. Entre les mains d'un ouvrier maladroit, la meilleure matière ne sera propre à rien ; et l'habileté elle-même sera nuisible ou inefficace, si elle est privée de la direction de la grâce. « Si le Seigneur ne bâtit une maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la construisent. » (Ps. CXXVI, 1.) Vous cacherez peut-être les

qualités que vous avez [305] reçues : mais le résultat révèle très-haut ce que l'humilité dissimule. Ne pourrais-je pas rappeler en ce moment, les biens, l'argent, les vases, les habits, les bâtiments, les hommes, tout ce que vos mains ont fait naître ou augmenter, en ce qui regarde la religion ou les biens extérieurs, depuis que le Seigneur vous a lié pour travailler à sa place, et pour briser derrière lui la glèbe des vallées ? Quelle moisson a surgi de saintes âmes ! Comme vos vallons regorgent de froment, de ce froment dont il est dit : « qu'y a-t-il de bon en lui ou de beau, sinon le froment des élus, et le vin qui fait germer les vierges ? » (Zach. IX, 17.) Vous ne pouvez administrer, sans la grâce, des biens qui par vous ont produit des fruits si considérables de gloire. Il s'est vu des choses tout à fait glorieuses au lieu de votre séjour, c'est votre main qui les a réalisées. Parce qu'il avait été abandonné et exposé au mépris et que nul ne déclinait vers lui, voici comment il est placé pour l'admiration des siècles, après que la tempête et la pauvreté ont disparu sans retour. Comment les pierres de vos murailles ont-elles été disposées avec ordre, et comment avez-vous été fondé sur les pierres précieuses ? Si votre base repose sur les saphirs, où est votre faite ? Vous êtes bâti sur les diamants. Le fondement indique l'humilité, ce saphir signifie la pureté l'humilité de la conscience, la pureté de la science : l'humilité de

la conduite, la pureté de la contemplation. Vous êtes fondé, dis-je, sur les saphirs : aussi il est écrit : « vos Nazaréens sont plus éclatants que la neige, plus blancs que le lait, plus rouges que l'ivoire vieillie, plus beaux que les saphirs. » (Lament. IV, 7.) Dans la première de ces qualités, ils sont contrits, dans la seconde, nourris ; dans la troisième, fortifiés ; dans la quatrième, purifiés. Pénitents, dans l'une, innocents dans l'autre, aimants dans la suivante, contemplatifs dans la dernière. D'abord mortifiés, ensuite vivifiés, puis, enflammés, et enfin, illuminés. Et tout cela, parce que vous êtes fondé sur le saphir. C'est vous qui remplissez le rôle de fondement par l'exemple et le soin avec lequel vous pourvoyez à tout : vous vous montrez saphir par votre parole et votre sagesse. Votre voix est agréable, votre visage aimable à regarder ; voix de votre parole et face de votre exemple ; voix de la prédication et face de la contemplation : aussi les jeunes âmes vous ont trop aimé. Que si vous vous retirez, à quel autre pourront-elles dire : montrez-nous votre visages, et que votre voix sonne, à nos oreilles ? De quel autre pourront-elles imiter les exemples et retenir les sentences ? Qui est semblable à vous, pour appeler, et avertir et exposer l'esprit de l'ordre ? Qui pourra placer un autre fondement tel que celui qui a été posé, ô abbé Roger ? Vos fils sont comme des plantations nouvelles ; vos filles sont ornées : elles sont parées comme un

temple ; vos greniers sont pleins, vos brebis sont fécondes, donnant des fruits abondants. Comment n'appellerions-nous pas heureux, comment ne proclamerions-nous pas saint, l'homme à qui sont tous ces biens ? Est-ce que le Seigneur n'est pas son Dieu, lui qui possède tant de richesses.

7. Voilà donc les marques qui montrent clairement que le Seigneur vous a placé dans votre ministère, et ne vous en a point rejeté. C'est ce qui persuade que vous devez garder le poste que vous occupez avec tant d'utilité. Quand tant de bonnes [306] œuvres réjouissent votre conscience, pourquoi donc avez-vous besoin que nous vous persuadions ? Vos vertus domestiques vous prêchent de garder votre charge pour qu'un autre lie la prenne pas ; votre savoir faire vous le crie aussi fort que la maladresse des autres : heureux succès et mauvais successeur. Je connais votre esprit, vos goûts, vos habitudes, ce que la nature vous a donné, ce que le travail vous a acquis ; je sais avec quelle facilité vous vous éloigneriez de cet emploi, s'il se trouvait une personne à qui vous puissiez le confier dignement. Le sentiment et la raison se combattent en vous : le sentiment de l'humilité, et la raison du bien public. Vous trouveriez agréable de vous consacrer à Dieu et à vous : mais il vous est pénible de laisser votre place vide. Oui, bien vide : qui l'occupera en effet ? Qui nous donnera

un autre Jacob, qui passe le Jourdain, n'ayant que son bâton, et qui revient maintenant avec plusieurs troupeaux ? (Gen. XXXII, 10.) Qui, dis-je, nous préparera un tel personnage, qui sache passer avec modération de Lia à Rachel, se consolant de la laideur de l'une par sa fécondité, et de la stérilité de l'autre, par l'éclat de sa beauté ? On ne trouve pas de religieux qui vous ressemble, qui soit attaché à la contemplation de sorte que son travail n'en souffre jamais ; qui, pour le repos de la sagesse, ne néglige pas les soins du gouvernement ; qui sous prétexte d'utilité, ne tombe pas dans l'oisiveté ; qui n'exalte pas Lia au point de condamner ou de mépriser Rachel, pour qui Lia n'est pas stérile, ni Rachel laide. Qui nuit et jour soit brûlé par la chaleur et le froid, craignant toujours dans son inquiétude que le troupeau ne soit en souffrance ; encore plus inquiet de réparer, par ses propres efforts, le dommage que les brebis ont souffert, de le compenser par ses larmes, par ses jeûnes, sa compassion, sa prière et ses exhortations ; qui dans ses revenus ne regarde jamais l'idole de l'avarice ayant ses biens à ses côtés, mais non dans son cœur, dans ses coffres, et non dans le lieu saint : qui s'adonne à la piété et non à l'amour esclave de l'argent, comme il est dit : « tout obéit à l'or. (Eccle. X, 19.) Et encore : « l'avarice est l'esclavage qui assujettit aux idoles. » (Col. III, 5.) Qui ne connaisse pas l'avarice dans sa conduite

extérieure, et les idoles des formes corporelles dans la contemplation des réalités éternelles, et qui, dans l'une aussi bien que dans l'autre, conserve son intention et son regard purs et sages. Vous enverrez plusieurs aux affections tendres pour Dieu, au visage radieux, pur et beau comme celui de Rachel, soit dans leur conduite soit dans leur connaissance, mais leur résolution est faible et féminine ; ils ont besoin d'être conduits par la volonté d'un autre Jacob. Rachel, quand elle ne consulta pas Jacob sur la conduite qu'il fallait tenir, enleva en cachette les idoles de Laban son père. Elle enleva, dis-je, les idoles de Laban, elle enleva certains simulacres de l'honnêteté mondaine, de la faveur du siècle, de l'apparence extérieure exigée dans la société. Laban signifie action de blanchir.

8. Ne vous semblent-ils pas avoir enlevé en route quelques idoles de Laban, et les simulacres de la vanité du monde ? ceux qui ajoutent à la religion, je ne sais quels agréments superflus, qui tempèrent les règles de l'antique observance par des dispositions nouvelles ; ils mouillent leur vin d'eau, en changeant la vigne, où les pères ont travaillé avec [307] tant de vigueur, en un jardin délicat où croissent des plantes potagères, et la vie dure des moines en la vie délicate des mondains. Car, de même qu'il est dit : « leur ventre est leur Dieu, » (Phil. III, 19.) de même on peut dire : la vanité est leur Dieu ; et ainsi de suite pour chacun

des objets qui font les délices et la joie des personnes séculières. Combien je crains qu'en revenant de la Mésopotamie de Syrie, nous ne portions plusieurs de ces idoles avec nous, non en secret, mais publiquement, non à l'insu de Jacob, mais de son plein consentement. Ces idoles de son père, qu'elle enleva avec tant d'envie, Rachel les enveloppa avec précaution, couvrant, excusant du prétexte de sa faiblesse, ce qu'elle tenait avec un sentiment si féminin et si mou. Mais ce que Laban adora, ce que Rachel cacha, Jacob ne le connut pas : l'objet des hommages de Laban, des affections de Rachel inspirait de l'horreur à ce saint Patriarche ; ce que Laban honora en public, ce que Rachel cacha en secret en s'exposant, Jacob l'ensevelit à jamais. Il ensevelit, dis-je, il enfouit sous la terre les Dieux étrangers aux pieds d'un térébinthe, sous l'arbre de la foi ; il fit disparaître le souvenir de la vaine ambition et de l'orgueil du siècle. (Gen. XXXV.)

9. Il est dit dans la promesse qui est faite à l'âme fidèle après la tentation : « Elle se répandra comme le térébinthe et comme le chêne qui étend ses rameaux sur le térébinthe, qui est après la ville des Sichimites. (Is. VI, 13.) Sichima signifie « épaules. » Excellentes épaules que celles dont il est écrit : « l'extérieur de son dos a l'éclat pâle de l'or. » (Ps. LXVII, 14.) Forte est l'épaule de Jésus-Christ : « sa puissance a été placée sur ses épaules. » (Is. IX, 6.) C'est après cette ville de

Sichima qu'a été mis le térébinthe, il a été planté dans la passion et la foi de Jésus-Christ. Heureux celui qui, par la vertu de cet arbre, triomphe de toutes les puissances et de toutes les principautés, et qui enfouit sous ses racines, toutes les idoles de la vanité : « leur simulacre est chose vaine et semblable au vent. » Aussi la pompe du monde est comparée avec raison aux simulacres. Un tel succès n'est pas accordé à l'âme infirme, délicate et efféminée ; c'est le lutteur qui l'obtient, c'est celui qui supplante. Rachel ne l'obtient pas, mais bien Jacob : encore qu'il y ait eu plusieurs Rachel, il n'y a pas beaucoup de Jacob : il se trouve rarement celui qui sait supplanter Esaü, tromper Laban, enfouir ses Dieux : enfouir, dis-je, et ensevelir le vieil homme, la vanité du monde, la conformité avec ses usages, afin de ne les plus suivre, mais de se réformer dans la nouveauté d'un sentiment pieux, établi dans la similitude de la mort de Jésus-Christ, pour imiter aussi ce divin Sauveur dans la ressemblance de sa résurrection. Nous condamnons, nous détruisons et nous enterrons les idoles de Laban, quand nous cachons l'image de l'homme antique et terrestre que nous avons portée, et quand nous étalons, comme le térébinthe, la figure de l'homme nouvel et céleste.

10. Je distingue avec soin tout ceci, dans la crainte que l'homme n'obéisse et que la femme ne commande ; de peur que le fort ne soit dans

l'oisiveté, et le faible, à la tête des affaires ; afin que Jacob ne se retire pas, et que Rachel ne vienne point prendre sa place. Bien que ces nouveaux rejetons qui ont commencé de paraître ces jours-ci, [308] composés, brillants, et blanchis, sorte de race de Laban qu'on appelle « blanchi, » n'imitent point, en cette affaire, la modestie de Rachel ; elle excusa sous le prétexte, et couvrit, sous le voile de l'infirmité humaine, les idoles de la vanité mondaine. eux, ils colorent la pratique de la superfluité et de la vanité séculière du nom d'humanité ; n'expurgeant pas le vieux levain, ils le présentent joyeux et pleins de gloire aux étrangers, sous l'appareil soigné d'un repas pompeux et abondant. Il serait long de parcourir les espèces nombreuses de vanité, et de dresser un catalogue des sentiments superbes. Ce sont ces personnages que vous voyez véritables Thrasons (Soldat très-vain) dans leurs actes, cabaretiers dans les repas ; Gnatons (Sicilien très-vorace) dans les lieux de vacarme : ce sont ceux qui veulent être des Catons dans les assemblées, des Cicérons dans les plaidoiries, des Virgiles dans la poésie : enfin, dans les conversations, ils sont comédiens, ils ne sont pas moines. Ils répandent à profusion des paroles joyeuses, piquantes de sel, paroles bien différentes de celles dont l'Apôtre dit : « que toujours votre discours soit assaisonné de sel dans la grâce. » (Col. IV, 6.) Mais plutôt pénétré de ce sel dont le Seigneur dit : « que si le

sel s'affadit et perd toute sa force, » par quoi salera-t-on ? (Matth. V, 13.)

11. C'est à cause d'hommes de ce genre, qu'à mon avis, vous devez être maintenu à votre place et non changé ; et à cause d'autres, s'il en existe (comme on l'assure) en qui sont restés des vestiges de la rudesse primitive : de crainte qu'en rejetant le sel qui est bon, nous ne prenions celui qui est gâté, et que cette parole du Prophète ne s'applique à nous « ses moissons seront détruites dans la sécheresse, des femmes viennent et l'instruisent. » Je pourrais vous décrire toutes les vertus du Patriarche et trouver un éloge plus grand en prenant une comparaison dans le nom de Jacob : mais je m'en abstiens, de peur qu'en disant à grande voix du bien de mon ami, je ne paraisse en dire du mal. Pour vous, si vous ne m'êtes pas entièrement inconnu, bien que parfois la pensée de ces biens se présente en votre esprit, vous ne vous les attribuez jamais en propre. C'est assez parler de la facilité du gouvernement, de l'abondance des grâces qui l'accompagnent, et de la rareté de ceux qui pourraient vous remplacer. La charge qui vous a été confiée, vous pouvez vous en acquitter avec aisance et facilité, et je ne sais si un plus jeune pourrait le faire d'une façon plus excellente. Je ne vois rien qui mette obstacle à la réalisation de cette décision, si ce n'est que vous promettez dans une position plus humble une plus grande abondance de mérites ; pour

vous, peut-être, mais non pour les autres ; pour vous serait ce surcroît, et non pour l'Église de Jésus-Christ, et par conséquent il ne serait pas non plus pour vous, en qui seul, Jésus-Christ ne petit gagner ce qu'il perdra en plusieurs autres. Mais si vous le trouvez bon, réservons ce sujet pour une autre fois : maintenant, en effet, nous avons enseveli notre chère et il faut que nos paroles fassent place aux Psaumes.

SERMON SUR LA SEMENCE DE LA PAROLE DE DIEU.

1. Je donnerai un autre sens aux paroles de [309] l'Apôtre que vous venez d'entendre « vous entendez avec plaisir un insensé, vous qui êtes sages. » (II. Cor. XI, 19.) Saint Paul les prononçait, pour faire des reproches je les emploie pour faire des éloges. Je loue votre avidité, je loue votre humilité, car vous désirez ardemment entendre la parole de Dieu, et vous daignez la recueillir avec respect, de ma bouche si peu propre à l'annoncer. Et, comme il est écrit, « remplis d'une sainte abondance, vous accueillez néanmoins celui qui est altéré. » (Deut. XXXIX, 19.) Voilà pourquoi j'ai dit : « vous supportez volontiers un insensé, vous qui ôtes sages : » ou plutôt, vous ne me supportez point, mais vous m'arrachez un discours. Vous m'avez donné l'ordre de le faire, vous m'en avez indiqué la matière, comme si je pouvais trouver en tout

terrain des veines d'eau vive, et jeter la semence sur tous les ruisseaux, et comme si les paroles naissaient à mon gré sur mes lèvres. Plaise au ciel qu'il me soit fait selon votre confiance, que tous mes membres se changent en langue, et que je puisse dire avec le Prophète : « tous mes os diront : Seigneur, qui est semblable à vous ? » (Ps. XXXIV, 10.)

2. Pour moi, je ferai tout ce qu'il sera possible dans la circonstance actuelle, et je ne tiendrai point mes lèvres fermées. Prenez garde seulement, que la parole du Seigneur ne revienne pas vide vers moi, ou plutôt vers le Seigneur lui-même. Elle ne reviendra pas ainsi, pourvu qu'elle ne tombe pas le long du chemin, sur la pierre, ou au milieu des épines. Oui, dis-je, défiez-vous bien de ces obstacles qui sont les routes, les roches et les ronces. Le premier tire sa source de l'habileté de l'ennemi, le second, de la duplicité de notre cœur, le troisième, du grand nombre des soucis. Dans le premier, nous nous surveillons sans prudence, dans le second, nous nous cultivons avec paresse ; dans le troisième, nous nous occupons avec trop de soin de ce qui regarde les autres. Dans le premier, nous résistons mollement ; dans le second, nous ne poursuivons pas ce que nous avons entrepris ; dans le troisième, nous nous attachons avec ardeur aux choses superflues. Dans le premier, notre pensée est molle ; dans le second, elle est mobile ; dans le

troisième, elle est nuisible : ou plutôt, dans ce troisième obstacle, notre pensée est tout à la fois et molle et mobile et nuisible : molle dans les voluptés, mobile dans les richesses qui passent ; nuisible dans les désirs inquiets et cupides. Car inquiets et fatigants sont les soucis et les désirs des biens qui s'écoulent ; en effet, comme leur gain est difficile, leur flot est rapide et vain, leur résultat est nul, pour ne pas dire déshonnête.